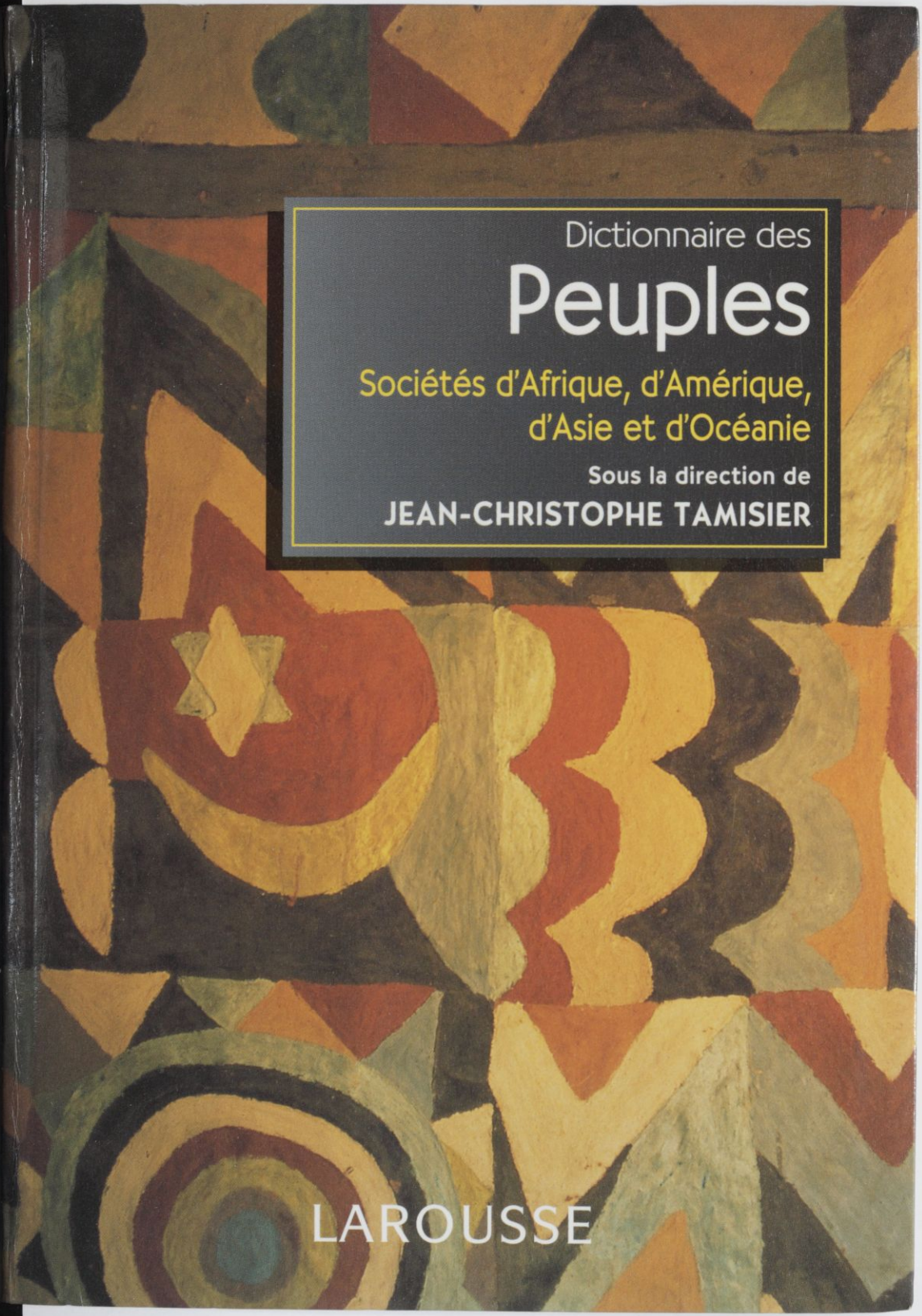


Dictionnaire des Peuples

Sociétés d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie

Sous la direction de

JEAN-CHRISTOPHE TAMISIER

LAROUSSE

DL-02 10 1998 40353

023948345

39

Dictionnaire des Peuples

8
2000 – 27916

Sous la direction de
Jean-Christophe Tamisier

Dictionnaire des Peuples

Sociétés d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie

Préface de
Maurice Godelier

LES RÉFÉRENTS

LAROUSSE

21, rue du Montparnasse 75006 Paris

Responsable éditorial
Jean-Christophe Tamisier

Lecture-correction
Édith Zha

Cartographie
Krystyna Mazoyer
Marie-Claude Backe
Claire Levasseur

Fabrication
Nicolas Perrier

L'éditeur remercie les nombreux chercheurs, enseignants et doctorants qui ont contribué à la réalisation de cet ouvrage. Une liste alphabétique, placée en fin d'ouvrage, met en regard les entrées et les noms de ceux qui, avec des degrés d'implication variés, ont aidé à les établir.

© Larousse-Bordas 1998

Toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, de la nomenclature et/ou du texte contenus dans le présent ouvrage et qui sont la propriété de l'éditeur est strictement interdite.

Distributeur exclusif au Canada : « Messageries ADP, 1751 Richardson, Montréal (Québec) ».

ISBN : 2-03-720240-7

Sommaire

Préface, par Maurice Godelier	VII
Introduction, par Daniel de Coppet	IX
Structure des notices	XIII
Notices, de Abaza à Zuñi	1
Glossaire	361
Atlas	373
Index	395
Liste des contributeurs	409
Attribution des notices	410

Préface

Les modes de vie tendent à s'uniformiser, globalisation du marché aidant ; ici et là, les gouvernants s'emploient – quelle que soit la révérence faite aux « exceptions culturelles » – à couler les âmes et les corps dans un moule unique. Pour autant, l'humanité reste un théâtre aux scènes multiples, et notre planète est toujours le lieu d'un intense foisonnement des formes sociales.

Ce dictionnaire nous le rappelle. Il présente environ 800 sociétés humaines, réparties sur l'ensemble du globe (Europe exceptée[1]). La plupart ont en commun de ne pas s'être – encore – diluées dans le monde qui les entoure, qu'il s'agisse de petites sociétés d'essarteurs des forêts tropicales, liées à un écosystème désormais très menacé, de descendants de populations autochtones naguère bousculées, voire menées au bord de l'anéantissement par le colonisateur, de groupes diasporiques constitués d'héritiers d'empires ou d'États depuis longtemps disparus, ou de peuples, naguère organisés en de puissants royaumes, qui, après quelques décennies de parenthèse coloniale, jouent désormais leur jeu au sein d'États aux frontières quelque peu artificielles...

Chacune de ces sociétés a son histoire et apparaît dotée d'une organisation spécifique, dont participent généralement des conceptions religieuses ou des systèmes rituels, ainsi que des modalités de perpétuation de leur identité dans le contexte contemporain. Avec des implications politiques variables, chacune conçoit, plus que sa « différence » – on n'est pas différent de soi-même et l'autodésignation d'un grand nombre de ces peuples signifie « les hommes par excellence » –, l'altérité des sociétés voisines ou englobantes.

Ces sociétés disposent parfois de droits étendus et même d'un peu plus que d'une simple autonomie (ainsi, les Sakha ou Yakoutes sont à la fois peuple titulaire de la République sakha, qui héberge ses propres minorités, et citoyens de plein droit de la fédération de Russie). Certaines ont acquis dans la conscience de la nation qui les englobe un statut moral de cofondateurs (ainsi la nation néo-zélandaise tend-elle à trouver son identité à travers l'intégration de sa composante maori). La plupart jouissent d'une forme quelconque de reconnaissance de leur identité propre – ce qui ne signifie pas, dans bien des cas, que leur exploitation et leur oppression aient cessé.

---

[1] Entendons l'Europe occidentale et centrale : la partie européenne de l'ancienne Union soviétique est prise en compte par le présent ouvrage. Ce choix de laisser à part les peuples et les minorités de l'Europe telle qu'elle s'étend jusqu'aux frontières de la CEI a été dicté par de strictes considérations de place et d'opportunité, sans qu'aucune différence de regard soit en cause. (*Note de l'éditeur.*)

La nomenclature retenue ne prétend pas à l'exhaustivité. L'ouvrage offre plutôt une manière d'anthologie, donnant ample matière à des consultations précises et ponctuelles, mais invitant aussi à de libres parcours. Sont mises à la disposition de tous des informations qui ne circulent souvent que dans des réseaux restreints, ne sont connues que des seuls spécialistes et n'ont jamais été rassemblées sous une forme aussi accessible. Libre à chacun de suivre le cours de son Odyssée personnelle et, guidé par le hasard des pages ou un axe de recherche, de découvrir tel ou tel peuple, c'est-à-dire telle ou telle variante du mode d'être ensemble humain dont il ignorait l'existence. Les quelques lignes présentées auront atteint leur but si elles lui donnent l'envie de parfaire son séjour par d'autres lectures, voire de véritables voyages, et si elles aiguisent son esprit de comparaison.

Il y va dans cet ouvrage d'une compréhension de fond du monde contemporain. Ce qui a été tenté ici n'est pas un travail d'archéologue ! On n'a pas cherché à exhumer, sous la pellicule du « Mac World », en train de s'étendre, sous la carte des civilisations et des religions, et sous la couche des appartenances nationales, telles que les a fait apparaître et les développe encore l'extension du modèle de l'État-nation, la strate ancienne des « sociétés traditionnelles ». On n'a pas dressé le catalogue d'autant de villages d'Astérix, que leur disparition probable à plus ou moins longue échéance, leurs coutumes sympathiques tant qu'on ne les rencontre qu'à la faveur du tourisme ou leurs situation de victimes d'hier et d'aujourd'hui rendraient, le temps d'un sanglot ou d'un bref émerveillement, fort estimables.

Bien plus sérieusement, ce dictionnaire entend faire écho à la revendication d'existence des sociétés. Aussi distingue-t-il, autant qu'il a été possible de le faire, les noms qui ont été appliqués à ces divers peuples de leurs autodénonimations. Aussi s'efforce-t-il, fût-ce en cinq lignes, de leur rendre une histoire qui leur a souvent été confisquée. Au total, il s'agit d'aider à faire admettre la pleine dignité de ces groupements humains. Tout ce que notre particularisme occidental sous-entend à travers l'emploi le plus souvent non scientifique des notions d'ethnie et de tribu n'a plus droit de cité.

Maurice Godelier,
directeur d'études à l'École des Hautes Études
en Sciences sociales.

Introduction

Ce dictionnaire, dans chacune de ses entrées, présente un peuple, c'est-à-dire, au plan universel, une population dont le vécu est (ou fut) marqué par un sentiment d'appartenance à un ensemble, voire même à un « tout » social ordonné. Ce « tout » particulier se distingue d'autres « tous » particuliers pour faire partie, ensemble, du genre humain. En cela, un peuple ordonne en lui-même, et secondairement à l'usage de ses membres, la dimension sociale de l'homme.

Au-delà de cette perspective générale et universelle, il est tenu compte du fait que, pour la conscience moderne, la dimension sociale de l'homme est devenue, au travers d'une très longue évolution, tributaire de la construction progressive de l'individu en tant que sujet universel. Il en résulte que non seulement cette dimension sociale ne « va plus de soi », mais qu'elle est devenue du même coup d'autant plus difficile à faire comprendre au lecteur contemporain. Pour celui-ci, l'universalisme des peuples constituant le genre humain est en partie recouvert par un universalisme plus englobant, celui de la personne humaine. Ainsi, la dimension sociale de l'homme est-elle comprise aujourd'hui comme constituée de relations interindividuelles que la cité aurait charge de protéger. En ce sens, l'appartenance à un peuple se comprend comme assortie, non pas d'une dépendance et d'une dette des individus envers la communauté, mais plutôt d'une dépendance et d'une dette de la communauté envers ses membres titulaires de droits universels et fondamentaux. Ce sentiment, qui contraste avec des configurations plus anciennes, semble partagé par la plupart des pays rassemblés autour de l'idée européenne.

À cela s'ajoute le fait particulier que, dans la langue française d'aujourd'hui, un peuple se laisse comprendre non pas en référence à un souverain dont il dépendrait, mais en tant que porteur implicite d'une souveraineté populaire, telle que le peuple français l'a comprise pour lui-même (et pour d'autres que lui) et conquise aux yeux du monde en 1789. De ce point de vue, la dimension sociale de l'homme se trouve, surtout en France, centrée sur une définition politique qui n'embrasse pas l'univers entier des relations sociales que Marcel Mauss appelait « faits sociaux totaux ». Pour cette figure fondatrice de l'École française de sociologie, les domaines réputés séparés de l'économique, du domestique, du politique, du religieux, relèvent d'une même cohérence sociale. En français pourtant, un peuple est compris comme s'ordonnant autour d'une réflexion et d'un combat politiques qui constituent le fondement de son unité et occupent la plus grande partie du champ reconnu des relations sociales.

Devant ces difficultés, bien ancrées dans notre siècle comme dans notre langue, à témoigner pleinement de la dimension sociale de l'homme, les entrées du dictionnaire mettent l'accent, et pour autant que les documents disponibles s'y prêtent, sur l'originalité des formes sociales développées par chaque peuple particulier. Ainsi, les notices veulent faire comprendre que les faits de morphologie sociale relatifs à la constitution des familles en lignées unilinéaires, en parentèles cognatiques, en groupes d'intermariage ou de localité, ne sont pas séparables des institutions que l'on décrit en français comme étant des « rituels ». Pour bien des sociétés, les rituels font partie des tâches essentielles qu'elles accomplissent pour assurer leur renouvellement et leur pérennité.

Le lecteur pourra constater aussi que ce dictionnaire s'efforce de décrire chaque peuple non pas figé en une représentation synchronique, mais plutôt dans le cours de son histoire particulière. Il s'agit d'éviter d'inclure les peuples dans une « histoire pour l'Occident », afin de mieux les comprendre chacun dans sa propre histoire et en relation avec les histoires interdépendantes de leurs voisins traditionnels ou occasionnels.

Chaque entrée précise aussi la situation actuelle du peuple de référence dans le monde contemporain, c'est-à-dire au regard non seulement des conflits locaux et régionaux, mais aussi des faits mondiaux que sont la colonisation, la chute des empires, les migrations intra- et transcontinentales, la pénétration universelle du marché économique mondial, le tourisme, la communication informatique, le regain de vitalité des terroirs et des identités particuliers. S'agit-il de peuples en passe de surmonter ces phénomènes de grande ampleur, ou bien au contraire de communautés fragilisées par ces formes de domination technique, culturelle, politique ou économique ? Ou bien encore de peuples réputés disparus ou pour ainsi dire fondus dans de nouvelles configurations qui tiennent leur originalité de l'intense acculturation réciproque en un même lieu de plusieurs cultures, comme c'est le cas des peuples créoles des Caraïbes et de l'océan Indien ?

Ce dictionnaire, en décrivant la situation contemporaine des peuples, tient à prendre ses distances avec certaines formes de domination qui animent l'universalisme prôné par l'Occident. Et, pour commencer, ces peuples sont tous ici considérés entre égaux. C'est dire qu'ils ne sont pas rangés sur une échelle évolutive qui ferait de l'Occident à la fois le contempteur de formes sociales prétendues primitives ou périmées et le représentant du pôle le plus élevé de la civilisation humaine.

Ensuite, la notion de société et de peuple n'est ici ni déconsidérée, ni dévalorisée, ni considérée non plus comme exclusive de toute autre valeur. Mais cette attitude déontologique n'est possible que s'il est fait état d'une distinction entre, d'une part, les sociétés où la valeur ultime, en s'accordant avec celle proposée par l'Occident chrétien, tient la personne humaine pour la plus haute autorité – ce qui, inévitablement, tend à relativiser la valeur attribuée aux statuts sociaux et à la dimension sociale de l'homme – et d'autre part, les sociétés où la valeur ultime est accordée à la société elle-même, dans sa référence à la cohérence d'un tout, chacun de ses membres se trouvant dans sa dépendance et à son service.

Cet écart considérable constitue un critère essentiel à la compréhension des différences entre peuples. Il justifie que ce dictionnaire se place résolument au-delà de l'universalisme occidental auquel il appartient pourtant, c'est-à-dire dans l'universalisme de la comparaison entre les différentes hiérarchies de valeurs des peuples concernés. Ce dictionnaire n'est donc marqué ni par un dénigrement des sociétés de statuts, ni par une apologie systématique des droits de la personne humaine. Il se situe dans la comparaison entre des formes sociales dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont autres les unes par rapport aux autres. L'ancrage, ici ou là, des statuts sociaux dans les multiples droits d'usage de la terre et dans l'autorité relationnelle fait contraste avec la commune référence, ailleurs, au pouvoir comparé des avoirs monétaires des individus. D'une part, les statuts fonciers imbriquant de multiples statuts sociaux et, de l'autre, la richesse mobilière privée constituent les extrêmes entre lesquels se situent les sociétés et les peuples contemporains. Dans le premier cas, la richesse est subordonnée au statut et les sujets sont à la fois redevables et au service du tout social ; dans le second, la richesse s'évade des statuts et constitue des individus, pour une grande part autonomes et capables de subordonner les relations sociales aux pouvoirs relatifs des richesses privées. Entre ces deux extrêmes, une multitude de positions intermédiaires sont possibles et, il faut l'admettre, très difficiles à classer. Dans ce dictionnaire, un tel classement est laissé au jugement différencié de chaque lecteur.

Suivant la même position déontologique, les revendications des peuples à l'autonomie, comme au statut de nation, sont répertoriées dans le dictionnaire quand elles existent. Mais, en même temps, il faut admettre que les droits de l'homme ne font pas place aux droits des sociétés humaines, lesquelles ne sont pas considérées comme des « sujets de droit ». Il n'en reste pas moins que la modernité, qui assaille de ses exigences les peuples constitués de la planète, ne fournit pas avec le kit partout exporté de l'État-nation, et notamment par la France, une méthode permettant de hiérarchiser les droits des sujets réputés libres par rapport à la commune référence à la dimension sociale de l'homme. Cette aporie explique sans doute les tâtonnements qui président au très lent établissement de nouvelles formes de souveraineté, qui semblent pour le moment divisées entre deux références ultimes : la plus haute étant relative à la personne humaine, et une autre, devenue subordonnée à la première, faisant droit à une dimension plutôt sociale que territoriale.

En conclusion, il est utile de rappeler que la notion de peuple n'a pas fini de recéler une réalité humaine fondamentale et cela en dépit du fait que la modernité se trouve à son propos des plus partagées. Évoquant Heinrich Heine, Anna Arendt n'écrivait-elle pas « qu'il n'y a pas de poète sans peuple »[1]. Et plus loin, à propos du projet de Franz Kafka, elle généralise ainsi : « C'est seulement au sein d'un peuple qu'un homme peut vivre en tant qu'homme parmi les hommes, s'il ne veut pas mourir d'épuisement. Et seul un peuple vivant en communauté avec d'autres peuples peut contribuer à établir sur la terre habitée par nous tous un monde créé

[1] *La Tradition cachée,* traduction française, 10/18, Christian Bourgois, p. 192, puis p. 220.

et contrôlé en commun par nous tous ». Cette citation nous fait souvenir de la difficulté proprement française de convaincre les autres peuples d'accorder une portée universelle à notre souveraineté populaire. Ce dictionnaire, en présentant une petite partie de la richesse infinie des peuples, invite son lecteur, en dépit des préférences modernes, à tenir pour fondamentale la dimension sociale de l'homme.

Daniel de Coppet,
directeur d'études à l'École des Hautes Études
en Sciences sociales.

Structure des notices de présentation des peuples

Pour faciliter la consultation, toutes les notices ont été bâties sur un même modèle :

Entrée

Nom, localisation, état démographique

Tegréen(s).	*= l'ethnonyme retenu comme désignation principale ou la plus commode de la société. Dans la plupart des cas, cet ethnonyme se présente sous une forme invariable, conformément à l'usage savant le plus répandu. Dans d'autres cas (commodité de désignation, francisation ancienne, usage dans la tradition d'étude d'une aire culturelle, etc.), il apparaît, comme dans l'exemple ci-contre, sous une forme francisée. La marque du pluriel français est donnée entre parenthèses, pour éviter toute confusion avec un s qui serait compris dans la transcription invariable de l'ethnonyme (cas des* Bugis *par exemple).*
Peuple	*= caractérisation : peuple, société, groupe ethnolinguistique, etc.*
du nord de l'Éthiopie (région-État n° 1 « Tegray ») et du sud de l'Érythrée (provinces Hamasén, Särayé, Akälä Guzay).	*= localisation : indication des États de résidence, avec mention éventuelle des divisions administratives concernées.*
[env. 6 millions].	*= caractérisation démographique : env. (« environ ») renvoie à une évaluation fondée sur des recensements, estim. (« estimation ») à une appréciation tentée en l'absence de recensement.*

Corps de la notice

Un aperçu global des caractéristiques majeures de la société

❑ Les faibles précipitations sur les hautes terres salubres fraîches et froides où vivent les Tegréens (forte pression démographique) sont juste suffisantes pour la céréaliculture à l'araire, associée à l'élevage [...]	*= caractérisation économique, principales productions.*
La structure familiale, très forte, garantit l'accès à la terre par le *resti selmi,* le lopin hérité. Les descendants du fondateur éponyme de la communauté [...]	*= organisation sociale.*
Majoritaire, le christianisme orthodoxe monophysite doit composer avec le catholicisme [...]	*= pratiques religieuses, rites et croyances de la société.*
Le tegreñña (*tegrigna/tigrigna*), rameau du groupe afro-sémitique, est directement issu du *geez,* ou éthiopien ancien [...]	*= caractérisation linguistique : langue de la société (avec indication de la famille et de l'état de pratique), autres langues parlées dans les situations de multilinguisme.*

Suppléments encyclopédiques

Des coups de projecteur pour une connaissance plus élaborée. Présents ou non selon les cas, les suppléments encyclopédiques, introduits par un terme ou une expression en petites capitales, sont classés dans l'ordre alphabétique, à l'exception de la rubrique « Histoire », toujours située en fin de liste.

Art. L'art de la fresque [...]	
Réfugiés. Environ 700 000 Érythréens musulmans, dont de nombreux Tegréens [...]	
Histoire. Le Tegré était au cœur du territoire des rois d'Aksum (III^e^ siècle av. J.-C. - VIII^e^ siècle apr. J.-C.). La christianisation intervint [...]	

Précisions terminologiques

Pour s'y retrouver dans le maquis des dénominations

✦ Dénom. [var.] Tigréens, Tegré ; « Tigré », souvent employé, est fautif ; [autod.] Tegray.	= *présentation des variantes graphiques* [var.] *de l'ethnonyme retenu en entrée, des synonymes* [syn.], *des autodénominations* [autod.], *éventuellement de la désignation dans une langue donnée, par exemple* [arabe]. [anc.] *signifie « ancien » et* [péj.] *« péjoratif »*

Voir aussi en fin de volume :

Le glossaire donne le sens des mots savants ou rares utilisés dans le texte des notices.

L'index permet de repérer d'autres notices du dictionnaire où il est fait mention de la société concernée. Il permet aussi, en partant d'une dénomination trouvée par exemple dans la presse – qui peut n'être qu'une variante ou un synonyme de la désignation retenue ici en entrée –, de remonter à la notice correspondante.

Les cartes aident à situer visuellement la société et les sociétés voisines au sein du ou des pays de résidence.

La liste des entrées permet de repérer le nom du spécialiste impliqué dans la réalisation de la notice.

a

Abaza. Peuple caucasien apparenté aux Abkhazes*, vivant principalement au sein de la région autonome des Karatchaïs-Tcherkesses, dans la fédération de Russie [env. 28 000 en 1989]. Il existe aussi une petite diaspora moyen-orientale.

❑ Essentiellement agriculteurs, ils ont jusqu'à l'époque soviétique maintenu une organisation sociale « féodale », très hiérarchisée (esclaves, serfs, affranchis, paysans libres, nobles, princes). Le respect du plus ancien par le plus jeune, à tous les niveaux, était une valeur dominante. Ils sont musulmans sunnites.

Histoire. Ils quittèrent la côte pour s'installer dans la région entre le XIV^e^ et le XVII^e^ siècle. Comme les Abkhazes, ils émigrèrent en masse vers la Turquie à la fin de la guerre du Caucase (1817-1864).

✦ Dénom. [syn.] Abazines.

→ Abkhaze(s)

Abkhaze(s). Peuple autochtone de la république d'Abkhazie (indépendante de facto de la Géorgie depuis 1993), petite région montagneuse de climat subtropical, riche en eau, bordant la côte transcaucasienne de la mer Noire. Son importante diaspora est principalement installée en Turquie [env. 95 000 en Abkhazie en 1989, où ils représentaient alors 17,8 % de la population].

❑ Les Abkhazes, traditionnellement pétris de mépris pour les activités commerciales, cultivent le maïs (jadis le millet), le tabac, le thé, les agrumes, sont vignerons, éleveurs, aquaculteurs, apiculteurs. Avant la guerre avec la Géorgie (1992-93), le tourisme était un élément important de l'économie régionale.

La société abkhaze, très hiérarchisée, possédait une noblesse héréditaire, mais le placement d'enfants nobles dans des familles paysannes et l'importance rituelle accordée à la fraternité de lait entre adultes créaient des liens de quasi-parenté et donnaient à l'ensemble de cette société une orientation égalitaire. Le voyageur anglais J. S. Bell nota dans les années 1830 que le mot *agarwa* signifiait « esclave ». Ce terme, également ethnonyme qualifiant les Mingréliens, témoigne du rôle qui était dévolu à ces derniers.

L'importance de la parenté (naturelle ou rituelle), le respect pour les anciens et les usages locaux sont au cœur du mode d'être abkhaze – l'*apswara*. Bien que l'épopée nationale *Nart* fasse allusion à des formes matriarcales, l'autorité patriarcale, liée à la résidence patrilocale et à la descendance patrilinéaire, est très marquée. Le mariage est interdit entre porteurs d'un même nom (y compris le nom de la mère), dont la collectivité est appelé *azhwa*. L'ensemble d'une descendance patrilinéaire constitue l'*abipara*.

Nominalement orthodoxes, moins fréquemment (s'agissant du Caucase) musulmans sunnites, les Abkhazes conçoivent Dieu comme une unité dont participe toute manifestation de la nature. Certains arbres, bosquets ou montagnes sont vénérés par plusieurs clans. Les rites funéraires sont très élaborés (avec des célébrations quarante jours après l'enterrement, puis un an après).

L'abkhaze-abaza appartient au groupe nord-ouest des langues caucasiennes, qui comprend aussi le tcherkesse et l'oubykh (disparu). Elle regroupe les deux dialectes abkhazes qui ont survécu en Abkhazie, le bzyp et l'abzhuy, et les deux dialectes abaza, le tapanta et l'ashkhar. Les langues écrites ont été formalisées à partir de la fin du XIX^e^ siècle sur les bases respectivement de l'abzhuy et du tapanta.

Histoire. Le foyer ancestral des Abkhazes et des Abaza* occupe le nord de l'antique Colchide. Vers 780 fut fondé par le roi Léon II un

royaume qui subsista deux siècles, intégrant la majeure partie de l'ouest de l'actuelle Géorgie et posant les fondations du premier royaume géorgien uni. Les Abkhazes restèrent indépendants après l'éclatement de la Géorgie médiévale. Placés sous protectorat russe en 1810, ils s'auto-administrèrent jusqu'à l'annexion (1864). Vidée de la majeure partie de sa population du fait de la guerre du Caucase et de l'émigration massive qui s'ensuivit, l'Abkhazie fut dès lors la terre d'implantation de communautés allogènes. Les Mingréliens voisins, en particulier, furent encouragés à y affluer dans les années 1930 par Béria (un Mingrélien), promoteur avec Staline (un Géorgien) d'une vaste campagne de « géorgisation ». L'Abkhazie, république soviétique de plein droit, liée par un traité à la Géorgie, fut de plus rabaissée en 1931 par Staline au statut de république autonome de la Géorgie. Ainsi furent jetées les bases d'un conflit qui prit, après l'implosion de l'URSS, la forme d'une guerre ouverte avec la Géorgie, quand l'Abkhazie (soutenue par des volontaires issus de la diaspora et des éléments de l'armée russe) s'assura, en 1993, une indépendance de facto – non reconnue par la communauté internationale.

✦ Dénom. [autod.] Apswa.

→ Abaza

Aborigènes (australiens). Population indigène d'Australie [env. 250 000, soit 1,5 % de la population australienne actuelle].

❑ Les Aborigènes étaient des chasseurs-cueilleurs nomades se déplaçant en petit nombre sur le territoire assigné à leur groupe d'appartenance, et se rassemblant à intervalles réguliers pour exécuter des rites destinés à promouvoir la fertilité des différentes espèces et à initier les jeunes gens aux pratiques cérémonielles. L'organisation sociale reposait sur une division stricte du travail et des obligations rituelles entre individus de sexes et de générations différentes. La division de la société en moitiés (deux catégories de parents), en sections (quatre catégories) ou sous-sections (huit catégories) permettait aux individus de jouer des rôles rituels complémentaires et sous-tendait les règles d'intermariage.

La cosmologie attribue l'ordonnancement du monde à un même processus, le Rêve, qui est évoqué au travers de la narration et de la mise en scène des déambulations de démiurges le plus souvent hybrides, mi-humains, mi-animaux ou végétaux. Ces ancêtres totémiques auraient institué les rites et les règles sociales tout en déterminant l'aspect actuel du paysage et son imprégnation par des éléments spirituels dont procède l'incarnation des êtres vivants. Leurs traces, représentées par des traits de paysage – trous d'eau, rochers, montagnes, etc. –, des objets cultuels, des peintures et des gravures rupestres, déterminent le caractère sacré de certains sites.

Aujourd'hui, la majeure partie de la population aborigène d'Australie vit dans des maisons ou des petites unités d'habitation, situées dans des centres urbains ou dans des communautés établies sur d'anciennes missions ou réserves gouvernementales ; enfin, un certain nombre constitue une population plus ou moins marginalisée campant aux alentours des villes ou des communautés rurales (les *fringe dwellers*, les habitants des *town's camps*). Certains Aborigènes ont décidé de retourner vivre dans le désert dans des *outstations*, communautés isolées où ils tentent de revenir à un style de vie plus traditionnel.

Art. Les peintures et les gravures sur roche, datant pour certaines de plus de 3 000 ans, constituent un pôle d'intérêt majeur pour les archéologues. Parmi les styles les plus connus, on peut citer celui des silhouettes humanoïdes longilignes *mimi*, les *wandjina* dont le visage est constitué d'un nez et de deux grands yeux entourés d'un halo de poudre d'ocre, et les peintures figuratives d'animaux et d'humains à l'intérieur desquelles sont représentés les organes internes (style dit « aux rayons x »). Les peintures figuratives sur écorce du nord-ouest de l'Australie constituent la première forme d'art aborigène reconnu comme tel par les Occidentaux. Ce n'est que dans le courant des années 1970 que les peintures de l'Australie centrale, associant cercles, lignes, petits points, ont commencé à connaître un essor commercial grâce à l'usage de la peinture acrylique. La production par les femmes de batiks aux motifs distinctifs s'est également développée dans nombre de communautés (style d'Ernabella, dans le Centre, ou tiwi, dans le Nord, etc.).

Économie. L'appropriation des terres par les colons d'origine européenne a considérablement modifié et marginalisé l'économie aborigène. Nombreux furent les Aborigènes à être employés dans les fermes, les missions ou les réserves, où ils étaient rémunérés en nature. Ultérieurement, certains d'entre eux purent travailler dans les mines ou sur les voies de chemin de fer. D'autres firent carrière dans

certaines disciplines sportives ou atteignirent la célébrité par leurs talents artistiques. Depuis les années 1970, ils sont habilités à travailler dans toutes les branches de l'économie australienne, mais la discrimination raciale et les difficultés d'accès à une éducation adaptée n'ont pas permis d'améliorer notablement leur statut économique. Le chômage est endémique et la population aborigène demeure extrêmement dépendante des subsides de l'État. Le succès de certaines revendications territoriales permet à un certain nombre parmi eux de recevoir les royalties versées par les compagnies minières et les entreprises touristiques implantées sur leur territoire traditionnel. La vente d'objets d'art constitue une autre source de revenus.

Ethnol. La particularité des systèmes de parenté (notamment le système des sections et celui des moitiés), du totémisme et du mode de subsistance des Aborigènes a inspiré nombre d'ouvrages anthropologiques de référence, de Durkheim à Lévi-Strauss en passant par Frazer, Van Gennep, Freud, Mauss, Roheim, Eliade et Radcliffe-Brown.

Langue. L'ensemble des langues aborigènes (le cas de la Tasmanie, séparée du continent durant plusieurs milliers d'années, mis à part) dériverait d'une même langue source (proto-australien). Ces langues sont regroupées en 10 ou 26 familles suivant la classification utilisée ; la plus importante est le pama-nyungan, qui serait le plus proche du proto-australien. On estime aujourd'hui que seuls 10 % des Aborigènes parlent encore leur langue et que, parmi les 250 langues aborigènes ayant existé, deux tiers sont éteintes ou n'ont plus que quelques locuteurs âgés ; parmi les autres, 20 seraient parlées couramment et transmises activement aux enfants, tandis que l'emploi des 70 autres serait en train de disparaître. L'anglais est aujourd'hui largement utilisé avec parfois des variantes notables (« anglais aborigène »), ainsi que le pidgin et deux types de créoles : le kriol, parlé dans le Territoire du Nord et certaines régions de l'Australie occidentale et du Queensland, et le créole « broken » des insulaires du détroit de Torres.

Histoire. La population aborigène serait originaire du Sud-Est asiatique ; son implantation australienne remonterait à plus de 50 000 ans. Avant la colonisation britannique de l'Australie, à la fin du XVIII^e^ siècle, il existait environ 700 tribus sur l'ensemble du continent.

L'installation des premiers colons, tout au long du XIX^e^ siècle, fut émaillée d'épisodes sanglants (ceux qui se déroulèrent en Tasmanie sont les plus connus). Dépossédés de leur territoire, les Aborigènes furent contraints pour survivre de se regrouper aux alentours des zones d'implantation européenne où leur étaient distribuées des rations. Face à l'intolérance grandissante des colons furent prises des mesures ségrégationnistes, pour « protéger » une « race » que l'on croyait en voie d'extinction : les Aborigènes furent déportés massivement et regroupés dans des missions ou des réserves, où il leur était, le plus souvent, interdit de pratiquer leurs activités traditionnelles, de même qu'ils ne pouvaient circuler librement sans permis ni boire sans certificat d'exemption. Mais l'augmentation de la population métisse au cours du XX^e^ siècle conduisit à envisager de nouvelles mesures visant à assimiler progressivement les Aborigènes au reste de la population. La police eut alors mission de séparer les enfants métis de leurs familles afin de les placer dans des institutions chargées de leur faire oublier leur culture d'origine.

Le statut des Aborigènes s'améliora enfin lorsque le gouvernement fédéral fut habilité, en 1967, à légiférer pour eux. Les missions et les réserves se transformèrent alors en communautés présidées par un conseil aborigène. La consultation des Aborigènes dans les différents secteurs les concernant s'est, par la suite, généralisée, notamment au travers de la création, en 1990, d'une branche spécifique du gouvernement fédéral, l'ATSIC (*Aboriginal and Torres Strait Islander Commission*). Les taux d'emprisonnement et de chômage des Aborigènes restent néanmoins anormalement élevés et les subsides gouvernementaux ne suffisent pas à assurer une amélioration notable de leur état de santé (leur espérance de vie est inférieure de 20 ans à celle du reste de la population australienne).

Les Aborigènes ont pu obtenir la restitution de certains territoires, et le procès qui opposa, de 1982 à 1992, certains natifs du détroit de Torres au gouvernement australien a abouti à la reconnaissance d'un droit foncier natif, qui a remis en cause le concept de *terra nullius*, selon lequel le continent n'aurait appartenu à personne avant l'arrivée des Européens.

La création, en 1971, d'un drapeau aborigène dont les couleurs sont associées à la terre rouge australienne, aux « Noirs » qui y sont spirituellement rattachés et au Soleil qui leur donne vie, correspond à l'émergence d'une revendication identitaire collective.

Répartition. La première encyclopédie de l'Australie aborigène publiée (*The Encyclopaedia of Aboriginal Australia. Aboriginal and Torres Srait Islander History, Society and Culture*. Aboriginal Studies Press, Canberra, 1994) propose de suivre le découpage suivant :

Dans la partie nord du pays, la région des Kimberleys, un des lieux majeurs de l'art pariétal australien, marquée par sa richesse linguistique, est celle, entre autres, des Bardi, des Ngarinyin, des Nyul Nyul et des Punuba. La région de Fitzmaurice, région de rivières et donc de pêche, est habitée notamment par les Gurindji et les Murrinh-Patha ; la région septentrionale, marquée par une saison des pluies très importante et un grand dynamisme artistique, est celle des Tiwi des îles Bathurst, célèbres pour leurs tissus aux motifs spécifiques, des Larrakia, connus pour la bataille qu'ils mènent pour faire reconnaître leurs droits territoriaux sur la région de Darwin, des Gagudju, etc. La Terre d'Arnhem, où les Aborigènes ont entretenu de longue date des relations avec les pêcheurs indonésiens de la presqu'île de Makassar, est celle de communautés développées à partir de missions (Yirrkala, Maningrida, Milingimbi, Ramingining et Groote Eylandt) et possédant des centres culturels de renommée internationale (peintures sur écorce, sacs tressés) ; parmi les différents groupes de cette région figurent les Yolngu – improprement dénommés Murngin dans l'anthropologie classique australienne –, les Ngandi et les Burarra. La région du golfe de Carpentarie est celle des Kukatj, des Lardil et des Yanga, qui ont particulièrement souffert de l'invasion européenne. Les groupes (Wik, Yir Yoront) de la région occidentale de la péninsule de York, longtemps délaissée par les Européens, ont pu conserver les éléments essentiels de leur culture traditionnelle. Les insulaires des îles du détroit de Torres revendiquent la particularité de leur culture, de type mélanésien, en regard de celle des Aborigènes du continent avec qui ils entretiennent, aujourd'hui comme hier, des relations diverses. Un de leurs représentants, Eddie Mabo (1937-1992), est célèbre pour avoir intenté avec d'autres un procès contre le gouvernement australien pour que celui-ci reconnaisse qu'il y avait des propriétaires traditionnels de l'île de Murray avant l'arrivée des Britanniques. Le procès fut gagné après sa mort, en 1992, ce qui entraîna des modifications majeures quant à la façon d'appréhender les revendications territoriales de l'ensemble des indigènes d'Australie. Les Aborigènes de la région orientale de la péninsule de York (Kaantji, Kuku-yalanji, etc.) furent rapidement dépossédés de leur territoire par les envahisseurs européens. La région des forêts tropicales est celle des Djirbalngan et des Wargamaygan.

La région adossée à la côte occidentale, où la main-d'œuvre aborigène fut longtemps exploitée par les pastoralistes d'origine britannique et où les conflits raciaux furent particulièrement sanglants, est celle des Kariyarra (connus dans la littérature anthropologique en tant que Kariera) et des Watjarri. La région adossée à la côte nord-est est celle des Murri (Darumbal, Gubbi Gubbi, Yuru, etc.), victimes de massacres et de déportations.

Au centre du pays, on trouve la grande région désertique de l'Ouest et du Centre, où les trous d'eau sont d'une importance vitale et représentent une figure récurrente des histoires, des chants et des peintures des Aborigènes qui y vivent. Le tourisme s'y développe, en particulier aux alentours d'Ayers Rock, où se trouve l'immense monolithe dénommé Uluru, revendiqué avec succès en 1979 par les Yankuntjatjara et les Pitjantjajara. Un certain nombre d'Aborigènes ont pu, de même, obtenir que des royalties leur soient versées par les compagnies minières – faible et tardive compensation eu égard aux nombreux préjudices subis. Parmi les très nombreux autres groupes de cette région figurent les Alyawarra, Arrernte (Aranda ou Arunta), Luritja, Mardu, Pintupi (Pintubi), Walmatjarri, Warlpiri (Walbiri ou Walpiri), Warumungu. La région désertique orientale du Centre (Eyre) est une région de ranchs, où les Aborigènes (Arabana, Dieri, Wangkangurru) ont été largement employés comme cow-boys.

Au sud du pays, la région du Sud-Ouest est celle notamment des Mirning et des Amangu. La région du golfe de Spencer, avec les monts Flinders dont l'art pariétal est connu et d'où était extrait l'ocre qui faisait l'objet d'un réseau d'échange assidu entre les côtes septentrionale et méridionale australiennes, est occupée par les Adnyamathanha, les Kuyani, les Nunga et les Wirangu. La région riveraine, du sud du Queensland à l'ouest du Victoria, est parcourue de nombreuses rivières qui ont facilité les contacts entre les divers groupes aborigènes (Barkindji, Kamilaroi, Ngarrindjeri, Wiradjuri). La région côtière du Sud-Est, seule à disposer de rivières permanentes, a particulièrement attiré les colons britanniques, qui

repoussèrent avec violence la population aborigène, également décimée par diverses épidémies, en particulier de variole. Les Aborigènes de cette région, qui se désignent collectivement en tant que Koori, comprennent les Kuring-gai, les Tharawal et les Kurnai.
Quant à la Tasmanie, l'établissement des colons britanniques s'y effectua avec une violence extrême, qui aboutit à la déportation massive des Aborigènes sur l'île de Flinders, en 1830 ; les quelques survivants furent par la suite à nouveau déportés à Oyster Cove, où ils moururent quelques années plus tard. Cette épisode de triste mémoire tendit à faire croire en l'extinction totale et définitive des Aborigènes de Tasmanie qui continuent aujourd'hui encore à se battre pour la reconnaissance de leur existence ainsi que pour le respect dû à la mémoire de leurs ancêtres : ils sont à la tête d'un mouvement national exigeant le rapatriement des squelettes exposés dans les musées en Australie et dans le reste du monde.

Aborigène(s) de la péninsule malaise. Jusqu'aux années 1960, les Malais* ou Melayu de la péninsule donnaient aux aborigènes (Orang asli en malais), sans distinction d'apparence physique ou de mode de vie, des appellations interchangeables à caractère péjoratif, Sakai (« sauvage ») ou Semang (« dépendant »), selon les régions du centre et du nord du pays. Dans le Sud, le nom de Jakun était aussi appliqué aux peuples aborigènes parlant des dialectes malais mais non musulmans. Ces termes ne sont pas utilisés par les populations elles-mêmes pour se définir. Parallèlement aux exonymes, les Malais utilisent également une série de termes descriptifs basés sur la localisation de ces peuples : « gens de l'amont » (Orang [h]ulu), « gens de l'intérieur » (Orang dalam), « gens des vergers » (Orang dusun), « gens de la terre » (Orang darat), « gens de l'eau » (Orang laut), etc. Ces expressions sont toujours en usage et mieux acceptées par les populations concernées. Le nombre des aborigènes est estimé à environ 70 000 (peuples officiellement administrés par le « Bureau des affaires des Orang Asli »).
Langues. La position de leurs langues, dites « asliennes » (famille austroasiatique) vis-à-vis du môn-khmer et des parlers des îles Nicobars n'est pas établie de manière précise.
→ Jakun, Semang, Senoi

Abron. Peuple de l'est de la Côte d'Ivoire (préfecture de Bondoukou) et de la zone frontalière du Ghana, vivant en région forestière.
❑ Les Abron comprennent les groupes Pénango, ou Pinango, Ahinifié, Akiton, Barabo et Siengui. Ils associent à la culture du maïs, de la banane plantain, du manioc, du taro et de l'igname diverses cultures de rente (café, cacao, palmier à huile, etc.).
Leur organisation est comparable à celle des autres peuples akan*, et leur royaume se maintient sous une forme honorifique. Ils parlent le *bron*, de la famille akan.
Histoire. Les Abron sont originaires du sud-est du Ghana actuel. Ils atteignirent la région de Bondoukou à la fin du XVII^e^ siècle et, dès leur installation, entreprirent la conquête du pays : ils soumirent les Nafana et les Koulango (mais ne parvinrent pas à contrôler le royaume de Bouna) et fondèrent au début du XVIII^e^ siècle un puissant royaume, que les Ashanti* ne tardèrent toutefois pas à vassaliser. Ils restèrent soumis aux Ashanti jusqu'à l'invasion du royaume de ces derniers par les Britanniques, en 1873. En 1895, les Abron subirent les assauts du conquérant malinké Samory Touré et de son fils Saranké Mori. Avec la conquête coloniale, le roi des Abron Adjoumani (ou Agyimini) plaça son royaume sous protectorat français par le traité du 13 mai 1888. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le roi Kouamé Adingra s'opposa à l'administration de Vichy et prit fait et cause pour les gaullistes. En janvier 1942, il dut s'exiler au Ghana pour échapper à la mort.
✦ Dénom. [syn.] Brong, au Ghana.
→ Akan

Acadien(s). Peuple d'origine française du Canada (Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, île du Prince-Édouard, Terre-Neuve) [env. 350 000].
❑ Leur parler franco-canadien, l'acadien, a conservé de nombreux termes du français des XV^e^ et XVI^e^ siècles ; il a été fortement contaminé par l'anglais. La littérature acadienne compte des historiens comme Antoine Bernard (1890-1967) et des romanciers comme Antonine Maillet (prix Goncourt 1979).
Ancienne région orientale du Canada français, peuplée essentiellement de Poitevins, l'Acadie fut cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht (1713). En 1755 eut lieu le « Grand Dérangement ». Devant l'imminence d'une nouvelle guerre et pour faire place aux immigrants anglais, le gouverneur Lawrence et son conseil

décidèrent d'expulser toute la population française, forte d'environ 10 000 âmes. Ils rassemblèrent les habitants, les embarquèrent sur des navires marchands et les dispersèrent dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre, où ils furent très mal accueillis ; trois ans plus tard, les 3 000 ou 4 000 habitants de l'île Saint-Jean, comprenant environ un millier de réfugiés, furent évacués et transportés en France (notamment à Belle-Île). Le « Grand Dérangement » donna ainsi naissance à une diaspora qui s'étendit aussi à la Louisiane (*cf.* Cajuns), aux Caraïbes, à l'Argentine et aux Malouines. Après le traité de Paris (1763), qui céda le Canada à l'Angleterre, les Acadiens demeurés en Nouvelle-Écosse comme prisonniers de guerre furent employés à des travaux publics, puis graduellement relâchés. D'autres revinrent du Québec, des États-Unis, de Miquelon et même de France. Sans aucun droit reconnu, privés même du droit de propriété, en tant que papistes, ils travaillèrent comme manœuvres ou s'installèrent dans des endroits reculés. Peu à peu, ils se regroupèrent sur les rives du golfe du Saint-Laurent, sur le littoral de la baie des Chaleurs et de la baie Sainte-Marie et dans la région de Memramcouk, où ils obtinrent des concessions de terres. Des esprits généreux, comme Thomas Chandler Haliburton et Mgr Walsh, s'intéressèrent à leur sort. Un poète américain, Henry Wadsworth Longfellow, a raconté leur histoire dans un poème romancé, *Évangeline* (1847). Des écoles puis un premier collège (1857) furent fondés. Comme leur nombre augmentait rapidement, grâce à une forte natalité, les Acadiens commencèrent à exercer une influence politique et à revendiquer leurs droits. De cette époque date la « Renaissance acadienne ». Le Nouveau-Brunswick est officiellement bilingue depuis 1969, et, depuis 1994, un Congrès mondial des Acadiens se réunit tous les quatre ans.

Achang. Peuple du sud de la Chine (Yunnan) et de Birmanie (États Shan) [plus de 20 000].

❑ Les Achang s'adonnent à la riziculture mais tirent aussi une part importante de leurs revenus d'une coutellerie réputée dans tout le Yunnan et la Birmanie septentrionale. Ils sont bouddhistes, tout en restant fidèles à de nombreuses croyances anciennes (culte des ancêtres). Leur langue appartient au groupe birman de la famille tibéto-birmane.

✦ Dénom. [var.] Atsang.

Acholi. Peuple du centre nord de l'Ouganda, dont le territoire est compris entre la frontière soudanaise, le Nil Albert et le Nil Victoria ; quelques groupes vivent au sud du Soudan [env. 1 million].

❑ Les Acholi sont éleveurs et agriculteurs. Leur territoire est divisé en un grand nombre de petits royaumes (ou chefferies) regroupant plusieurs villages, indépendants les uns des autres et placés sous l'autorité d'un *rwot*, qui est à la fois chef traditionnel et faiseur de pluie. Ce *rwot* est issu d'un « clan royal », ou lignage de faiseurs de pluie. Son autorité est avant tout rituelle et liée à son pouvoir surnaturel. Traditionnellement, les peaux de tous les lions et léopards tués sur le territoire sur lequel il exerce son autorité lui appartiennent. Le *rwot* nomme les chefs de village, qui lèvent le tribut en son nom.

Les Acholi appartiennent au groupe linguistique ouest-nilotique et parlent un dialecte très proche de celui de leurs voisins méridionaux lango, avec lesquels ils partagent un grand nombre de traits culturels.

Histoire. A l'époque de la dictature de Milton Obote (un Lango), les Acholi, avec les Lango, bénéficiaient d'une position privilégiée dans le pays et dans l'armée. Suite à un conflit entre les militaires de ces deux groupes ethniques, Obote a été chassé du pouvoir. Actuellement (1998), la République ougandaise est dominée par les Bantous du sud du pays (le président Yoweri Museveni est un Munyankole), et des mouvements de résistance armée à idéologie magico-religieuse syncrétique se développent au nord. En pays acholi, l'Armée de résistance du seigneur, alliée au régime de Karthoum quoique mouvement « chrétien », exploite les sentiments de frustration d'une des populations les plus pauvres de la région.

Acihais. Peuple d'Indonésie, habitant la province à statut spécial d'Aceh, située à la pointe nord-ouest de Sumatra [env. 2,8 millions].

❑ Les Acihais vivent essentiellement de la riziculture et de plantations diverses (cocotiers, poivre). Ils ont conservé leur habitat traditionnel en grandes maisons de bois surélevées.

Leur société comportait une noblesse guerrière entretenant des liens étroits avec la famille régnante et placée à la tête des districts composant le pays, une élite religieuse de maîtres coraniques et d'imams, et des chefs roturiers élus à la tête des villages. De nos jours, la vie des communautés locales reste, dans les faits et en dépit de la réforme de 1979

qui a uniformisé dans toute l'Indonésie le système administratif villageois, largement structurée par le système traditionnel : plusieurs « villages » (*gampông*), avec à leur tête un *keuchik* (chef de village), un *teungku* (chef religieux en charge de la maison de prière et de l'éducation religieuse des enfants) et un conseil de village, constituent une « paroisse » (*mukim*), dirigée par un *imeum mukim*, assisté par un conseil de paroisse et distinct de l'*imeum meuseujid* (imam de la mosquée).
Bien que la prééminence de l'islam pousse à l'affirmation de la prééminence masculine, le système de parenté est de type indifférencié, et la résidence, usuellement uxorilocale ; la maison est surtout le domaine de la femme et c'est avec la famille de l'épouse que les rapports sont le plus étroits.
Islamisés depuis le XIII^e^ siècle, les Acihais observaient tous le rite *shafi'i* et donnaient une large place aux confréries mystiques. Le mouvement réformiste et rigoriste qui s'est développé chez eux à partir des années 1930 a pris le dessus à l'époque de l'indépendance de l'Indonésie et a inspiré les mouvements de rébellion qui se sont succédé depuis lors.
La langue acihaise appartient au groupe des langues malayo-polynésiennes de l'Ouest.
Histoire. Les Acihais ont été le premier peuple d'Insulinde chez qui s'est développé un royaume musulman (XIII^e^ siècle). Le sultanat d'Aceh connut son heure de gloire au début du XVII^e^ siècle, son influence s'étendant sur une partie de la péninsule malaise et sur le nord et l'ouest de Sumatra, où il contrôlait le commerce du poivre. Les Hollandais qui le soumirent en 1904, après une résistance de trente ans, appuyèrent leur pouvoir sur les nobles, qui perdirent le contrôle de la société lors de la guerre d'indépendance indonésienne (1945-1949) et de la révolution sociale menée à cette occasion par les musulmans réformistes. Ces derniers furent à l'origine d'une rébellion islamique contre le pouvoir central (1953-1962) et de menées indépendantistes depuis lors récurrentes.
✦ Dénom. [var.] Atjihais ; [indonésien] Orang Aceh ; [autod.] Ureung Aceh.

Adi. Peuple vivant en Inde (Arunachal Pradesh) et en Chine (Tibet), le long de la rivière Siang (nom donné localement au Brahmapoutre) [estim. 100 000].
❑ Répartis en une vingtaine de sous-groupes (les plus importants étant les Gallong et les Padam-Minyong), les Adi pratiquent la riziculture sur brûlis et l'élevage bovin. Leur société est segmentaire, patrilinéaire, leur organisation politique égalitaire opérant sur la base du village. Naguère, toute une violence institutionnalisée, où hostilités et pactes d'alliances se succédaient sans fin, régissait la vie des communautés. La religion traditionnelle est de type polythéiste ou « animiste ». Les divers dialectes parlés appartiennent à la branche nord-assamaise de la famille tibéto-birmane.
Montagnards. Les Adi constituent avec d'autres montagnards du Sud-Est asiatique un ensemble de peuples résiduels que l'isolement géographique a maintenu jusqu'à une date récente à l'écart des grands courants de pensée véhiculés par la Chine, l'Inde ou le Tibet.
✦ Dénom. [syn., anc.] Abor ; [chinois] Luoba ; [tibétain] Hlopa.

Adioukrou. Peuple du sud de la Côte d'Ivoire (préfecture de Dabou) [estim. 300 000].
❑ Les Adioukrou vivent dans une zone lagunaire de savane et de palmeraies naturelles. Agriculteurs, ils pratiquent aussi la pêche (lagunaire et de haute mer). Ils sont organisés selon un système complexe de classes d'âge, sont partiellement christianisés, et parlent un dialecte twi. Ils seraient issus de populations venues de l'Ouest, auxquelles des éléments akan* se seraient peu à peu agrégés. Les traits culturels akan (comme la descendance matrilinéaire) sont fondamentaux.
✦ Dénom. [var.] Adiukru.

Adja. Peuple du sud du Bénin et du sud du Togo, occupant les régions situées entre Lokosso (au sud) et Abomey (au nord), les collines qui s'élèvent autour de Tado (au Togo) et la plaine qui s'étend entre le Mono et Kufo [env. 440 000].
❑ Le terme adja recouvre les Adja-Tado et les Adja-Évhé* du Togo et les Adja ou Adja-Fon du Bénin. Les Adja sont de grands agriculteurs (manioc, maïs, arachide, palmier à huile, etc.) et pêcheurs. Ils pratiquent également la chasse, le tissage, la poterie et la forge.
La famille est de type patrilinéaire. Néanmoins, là où la tradition se maintient, la femme, en quittant la maison de son père, emmène ses divinités familiales pour continuer leur culte dans son foyer.
La religion traditionnelle reste vivace malgré la forte implantation chrétienne et islamique dès la première moitié du XIX^e^ siècle. Ainsi, le culte adja-fon des vodoun, proche du culte

yoruba des orisha, marque fortement la population. L'essence de ce culte réside dans la relation aux dieux, aux ancêtres et dans des pratiques thérapeutiques.
Le dialecte adja appartient au groupe ewe de la famille des langues kwa.
Histoire. Les Adja seraient les descendants de Yoruba* venus du Ketu et qui se seraient installés dès le XIII^e siècle dans la région de Tado, dans l'actuel Togo. Cette région, très connue pour son travail du métal, fut constamment habitée depuis la préhistoire. Tado est le berceau de bien d'autres peuples également (Aïzo*, Ewe*, Fon*, etc.). La distinction entre les Adja et les Fon, apparue au XVII^e siècle, est assez vague. Ainsi parle-t-on de culture adja-fon, de langue adja-fon, de population adja-fon, etc.
Vers le XVI^e siècle, au Togo, des Adja se sont répandus dans tout le Sud et, en se fondant avec les groupes autochtones, ont formé la souche dont est issue la population Évhé ou Adja-Évhé.
✦ Dénom. [var.] Aja.

Adjar. Groupe géorgien habitant l'Adjarie, république autonome de la Géorgie, située au sud-ouest du pays et ayant Batoumi pour capitale [plus de 100 000].
❑ Les Adjar, choyés par un climat subtropical, pratiquent traditionnellement l'agriculture et l'horticulture (agrumes, thé, tabac). La côte sur la mer Noire est un haut lieu de tourisme balnéaire. L'intérieur du pays est montagneux. Leur langue est l'adjar (forme du gourien, ou guruli) et ils emploient le géorgien comme langue littéraire. Ils sont musulmans sunnite de rite ḥanafite. Aujourd'hui encore, leur religion musulmane les sépare des autres Géorgiens*, dont ils sont beaucoup plus proches par ailleurs que les Abkhazes*.
Histoire. L'Adjarie constitue le sud de l'ancienne principauté de Gourie, qui commençait au sud du Rioni (le Phase des Anciens, où débarquèrent Jason et les Argonautes en quête de la Toison d'Or). Fondée au XIV^e siècle, indépendante au XVI^e, cette principauté fut conquise par les Ottomans (d'où l'islamisation) à la fin du XVI^e siècle et au XVII^e. Elle était peuplée, en plus des Adjar, par les Laz*.
→ Géorgiens

Afar(s). Peuple vivant en Éthiopie (région-État n° 2), en Érythrée (Dankalya) et à Djibouti [env. 800 000].
❑ Le « triangle Afar » (150 000 km^2) correspond à un évasement du Rift africain, volcanique, aride et chaud, bordé à l'ouest par les hautes terres de l'Amhara et du Tegré, au sud par le piémont du Harär et à l'est par la côte montagneuse de la mer Rouge ; c'est une dépression occupée par des lacs salés et traversée d'ouest en est par le fleuve Awash.
Outre un peu d'agriculture, les Afars pratiquent le nomadisme pastoral. Ils vendent les produits de celui-ci, ainsi que le sel tiré des *sebkhas* du désert, et se livrent à la contrebande entre Djibouti et les États de l'intérieur. Leurs lignages composent des « tribus », regroupées, de manière globale, en 19 grandes chefferies ; les plus importantes sont des « sultanats » (Tadjoura, Raheita et Gobaad à Djibouti ; Awsa en Éthiopie). Les Afars se répartissent également en *Adohyamara* (« hommes rouges ») et *Assahyama* (« hommes blancs ») qui dominent dans l'Awsa. La cohésion des différentes classes d'âge (*fima*) régit les mariages des cousins croisés, les guerres rituelles et la pratique de sports guerriers où s'affrontent les jeunes hommes.
Les Afars sont musulmans sunnites, sauf les Erob, petit groupe converti au christianisme éthiopien. On note des survivances préislamiques.
L'afar, proche du somali et de l'oromo, est une langue chamito-sémitique.
Histoire. Très tôt islamisés, les Afars fondèrent au XIV^e siècle le sultanat d'Adal, qui, au XVI^e siècle, parvint à s'établir à Harär. Un chef adal, Ahmed ibn Ibrahim al-Ghazi, dit Graññ (« le Gaucher »), soumit l'ensemble de l'Éthiopie chrétienne de 1527 jusqu'à sa défaite en 1543 devant les Éthiopiens alliés aux Portugais ; cette défaite entraîna la perte de Harär et le repli des Adal dans l'Awsa. Pris à partir du milieu du XIX^e siècle dans le jeu d'influence marqué par la présence française et les ambitions éthiopiennes, les Afars furent privés de toute possibilité de trafic (hormis celui du sel et des esclaves, embarqués illégalement vers l'Arabie) par la réalisation du chemin de fer Djibouti-Addis-Abeba (1917). En 1967, la Côte française des Somalis devient le Territoire français des Afars et des Issas : pour maintenir leur présence, les Français jouent la carte afare, mais leur refus de promouvoir la *Grande Afarie* casse le jeu. Djibouti devient indépendant sous la direction du Somali* Hassan Gouled. Majoritairement favorables à la révolution éthiopienne et opposés à la sécession de l'Érythrée, les Afars connaissent vingt

années de famine et de guerre, dont ils sortent épuisés. Minorité entourée de préventions en Éthiopie et en Érythrée, ils ne peuvent espérer qu'à Djibouti une place conforme à leur poids.
✦ Dénom. [syn., anc.] Adal ; [arabe] Danakil.

Afrikaner. Peuple d'origine européenne habitant l'Afrique du Sud [estim. 3,5 millions].
❑ Les Afrikaner sont encore pour la plupart des fermiers-éleveurs, mais nombre d'entre eux occupent un emploi administratif. Calvinistes fervents, dont l'appartenance à l'Église réformée hollandaise a longtemps constitué un facteur d'unité et un signe distinctif par rapport aux Anglais, les Afrikaner sont devenus tristement célèbres pour avoir institutionnalisé et mis en pratique l'apartheid, doctrine qui prône le développement séparé des races et des groupes ethniques. Ils parlent l'afrikaans, mélange d'ancien hollandais enrichi de mots d'origine allemande, française, anglaise, marqué aussi par des emprunts aux langues khoisan et bantoues (xhosa, sizulu...).
Histoire. En 1652 est installée au cap de Bonne-Espérance une petite station de ravitaillement en eau pour les navires de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui, après des débuts difficiles, se développe. À la fin du XVII^e^ siècle, une centaine de huguenots français viennent augmenter le nombre d'habitants, principalement d'origine hollandaise et allemande. Désireux de s'affranchir de la tutelle britannique, beaucoup d'Afrikaner partent vers le nord afin d'y fonder leur propre colonie. C'est le « Grand Trek » (1835-1854), mouvement d'installation dans les territoires de l'Orange, du Transvaal et du Natal, où ils se heurtent partout aux populations africaines. Pour des raisons d'ordre économique, liées à la découverte d'or et de diamants, les Britanniques livrent aux Afrikaner une guerre très dure (1899-1902), au terme de laquelle ces derniers perdent leur souveraineté sur le Transvaal et l'Orange. La victoire électorale du Parti national en 1948 marque le retour au pouvoir des Afrikaner, dont la politique d'apartheid conduit, entre autres, à créer des « bantoustans », à la fois réserves ethniques et réservoirs de main-d'œuvre dotés d'une souveraineté illusoire. Les pressions intérieures et internationales sont venues à bout de ce régime avec l'organisation des premières élections libres d'Afrique du Sud, en avril 1994, et la victoire de Nelson Mandela.
✦ Dénom. [syn., péj.] Boer(s).

Agäw. Ensemble de groupes apparentés du nord de l'Éthiopie (les Awngi, les Qemant, et les Kunfel) et de l'Érythrée (les Bilén) [estim. 200 000].
❑ Descendants du plus ancien peuplement couchitique de la Corne de l'Afrique, les Agäw détruisirent au X^e^ siècle, sous leur légendaire reine juive Judith, le royaume chrétien d'Aksum. Païens ou juifs (et voisinant, dans la région de Gondar, avec les Fälasha*, les Juifs éthiopiens), ils ont été progressivement, à partir du XVIII^e^ siècle, soumis à l'influence amhara* et convertis au christianisme orthodoxe. En Érythrée, certains Bilén sont passés à l'islam pour échapper aux raids esclavagistes, tandis que d'autres, sous l'influence des missions, sont devenus catholiques ou protestants. Les Agäw continuent de parler leur langue (qui a fortement influencé l'amharique), concurremment à l'amharique ou au tigré.
✦ Dénom. [var.] Agew, Agao, Agau.

Ahtna. Société amérindienne des États-Unis (Alaska), formée de quatre groupes autonomes habitant le bassin de la Copper River et les contreforts des monts Wrangell [quelques centaines].
❑ Les Ahtna ont une économie traditionnelle qui repose sur la chasse aux grands mammifères, la pêche au saumon et le commerce avec les groupes athapaskan de l'intérieur. Leur société se divise en une dizaine de clans matrilinéaires regroupés en deux moitiés exogames, sans niveau supérieur d'autorité. Malgré la généralisation de la religion orthodoxe, introduite par les Russes, leur chamanisme survit et une forme de potlach parfaitement symétrique – on reçoit autant que l'on donne à l'instant même où on reçoit – reste au centre de leur vie cérémonielle, notamment à l'occasion des funérailles. Ils appartiennent à l'ensemble athapaskan du Nord, et leur langue tend à renaître.

Aïmâq. Appellation collective d'une vingtaine de tribus vivant dans l'Afghanistan occidental, dans les montagnes du Ghôr et leurs environs, ainsi que dans l'Iran du Nord-Est [env. 600 000].
❑ C'est l'association d'une organisation tribale patrilinéaire, de la pratique de dialectes persans et de l'appartenance à l'islam sunnite qui permet de distinguer les Aïmâq de tous les groupes voisins.
Les tribus sont de taille très diverse, depuis

quelques centaines d'individus pour les plus petites jusqu'à plusieurs dizaines de milliers pour les plus grandes. Les principales sont les Taïmâni (env. 200 000), les Firôzkôhi (100 000), les Hazâra dits de Qal'a-ye Nao, du nom de la ville près de laquelle ils se trouvent (60 000), les Timuri (60 000, dont 25 000 établis dans le Khorasân iranien depuis le XIXe siècle), les Jamshidi (50 000), les Zuri (20 000), les Tâheri (20 000) et les Maleki (15 000). Les trois dernières tribus sont géographiquement pulvérisées, toutes les autres occupant chacune un vaste territoire d'un seul tenant.

Ni les tribus, ni même les nombreux clans (*tâ'efa*) composant les plus grandes d'entre elles ne sont généalogiquement apparentés. La nébuleuse Aïmâq résulte en fait d'une série de recompositions tribales artificielles, réalisées à partir de groupes isolés, spatialement désarticulés ou déracinés, qui ont été placés sous l'autorité d'une aristocratie de *sardâr* allogènes. L'absence d'unité politique s'accompagne de l'inexistence d'un sentiment d'identité collective à l'échelle supratribale.

Les Aïmâq sont donc porteurs de traditions culturelles très diverses, toujours mal connues et parfois instables. Leur situation actuelle permet toutefois de les regrouper en quatre ensembles : une tribu semi-nomade de filiation clairement iranienne, les Taïmâni ; des tribus semi-nomades – les groupes les plus septentrionaux (Firôzkôhi, Jamshidi, Hazâra) – fortement imprégnées de traditions (usage de la yourte ou de huttes qui en sont dérivées) ; un ensemble de tribus éparses soumises à une forte acculturation pashtun* (importance du grand nomadisme pastoral, usage de la tente noire, adoption fréquente de la langue pashtô, participation à la colonisation du Turkestan afghan), comme les Timuri, les Zuri, les Tâheri et les Maleki ; enfin, de petites communautés totalement sédentarisées, éparpillées et soumises à la pression acculturante des ethnies voisines, qu'elles soient turcophones, persanophones ou pashtophones.

Histoire. Le terme *aïmâq*, d'origine mongole*, désigne à la fois une tribu et le territoire qu'elle occupe. C'est à l'époque timouride (XVe-XVIe siècles) qu'il fut introduit, dans le cadre d'une réorganisation administrative et militaire de la mosaïque de peuples pastoraux, à la fois autochtones et allochtones, apparue en Afghanistan occidental à la suite des invasions et des troubles des siècles précédents. Le processus prit fin au XVIIe siècle avec la formation de la confédération Taïmâni sous l'autorité d'un chef pashtun du Baluchestân, nommé Taïmân. L'incorporation du pays aïmâq à l'État afghan dans la seconde moitié du XIXe siècle s'est faite sans rencontrer de résistance notable.

La question d'un éventuel apparentement entre les Hazâra de Qal'a-ye Nao, sunnites, et les Hazâra* du Hazârajât, chiites, n'est pas résolue malgré plusieurs indices qui plaident en faveur d'une réponse affirmative.

Art. Les Timuri et, dans une moindre mesure, les Taïmâni produisent des tapis réputés.

✦ Dénom. [var., vieilli] Aymâq ; Eimauk(s) ; [syn.] Tchahâr Aïmâq (« les quatre Aïmâq ») désigne le bloc Firôzkôhi-Taïmâni-Jamshidi-Hazâra de Qal'a-ye Nao ; dans certaines classifications, les Timuri s'y trouvent incorporés à la place des Taïmâni, preuve de l'imprécision d'un concept dans lequel le chiffre quatre n'a de toute façon qu'une valeur indicative pour signifier la pluralité.

Aïnu. Peuple du nord de l'Extrême-Orient, vivant essentiellement dans l'île de Hokkaido, au Japon ; c'est là que se sont rassemblés les groupes aïnu peu à peu repoussés du centre de l'île de Honshu, où ils vivaient autrefois, et les groupes installés jusqu'au sud du Kamtchatka qui ont dû quitter les îles Kouriles et Sakhaline [24 000 habitants de Hokkaido se déclaraient Aïnu en 1993, et près de 100 000 autres seraient à rattacher à cette population].

❑ En dépit de l'intérêt manifesté par de nombreux anthropologues depuis la fin du XIXe siècle, l'origine des Aïnu reste inexpliquée. Par leurs caractères morphologiques qui les distinguent nettement des Japonais – yeux ronds, peau blanche, système pileux très développé –, ils peuvent être considérés comme les descendants de groupes caucasiens autrefois répandus dans le Nord asiatique ; par l'analyse des groupes sanguins, ils ont été reliés aux premiers mongoloïdes, et certaines thèses les rattachent aux populations mésolithiques caractérisées par la culture Jômon.

D'abord chassés du Honshu, les Aïnu ont été refoulés vers Hokkaido, où ils sont restés soumis à la domination japonaise à partir du XVe siècle, malgré de sérieuses révoltes (comme en 1669 et 1789). Ils se retrouvèrent en situation de complète dépendance économique, à cela près qu'ils étaient considérés comme des pourvoyeurs de produits rares : des peaux de phoque ou de loutre et des plumes d'aigle, très prisées, étaient échangées contre saké, tabac, kimonos, laques et sabres japonais.

Le mode de vie traditionnel de ces chasseurs-cueilleurs-pêcheurs et leur faculté d'adaptation à leur milieu sont vus aujourd'hui comme des modèles d'intégration à l'environnement naturel, par les Japonais comme par les observateurs étrangers. Un trait de ce mode de vie est le respect du monde animal, qui se manifeste particulièrement à l'égard de l'ours, traité comme une divinité disposée à aider les hommes en mettant sa chair à leur disposition ; une divinité régulièrement célébrée par le rite dit *Iomante* qui, durant plusieurs jours, témoigne des égards réservés à l'ours envoyé à la mort. Si les divinités rendent visite aux hommes sous forme animale, elles s'expriment aussi par l'intermédiaire de femmes chamanes ; l'esprit des morts est particulièrement redouté, et traité avec la plus grande commisération.

Les Aïnu ont ainsi développé une culture originale et attachante, sur laquelle plusieurs études ont été publiées (notamment par Batchelor, Hattori, Kindaïchi, Kreiner, Leroi-Gourhan, Onuki-Tierney, Pilsudski, Watanabe).

Le aïnu se rattache au groupe des langues proto-altaïques, comme le japonais et le coréen. Langue sans écriture, il a pratiquement disparu avec la scolarisation devenue obligatoire, mais il a pu susciter à temps des études linguistiques sérieuses et un intérêt manifeste pour sa tradition orale, ses poèmes épiques et ses récits ancestraux transmis par des conteurs remarquables.

Du fait de la politique d'assimilation adoptée par le gouvernement japonais, les Aïnu ont été complètement sédentarisés et scolarisés, se sont limités peu à peu à l'agriculture et à l'industrie touristique, et ont fait l'objet d'une acculturation irréversible.

Assujettissement. Les Aïnu, appelés « indigènes » dans les textes officiels, ont subi jusqu'à une époque très récente un statut juridique infériorisant et une discrimination notoire : en 1899, leur sort fut fixé par une « loi de protection des anciens aborigènes de Hokkaido », adoptée par le gouvernement de Meiji. Cette loi est encore partiellement en vigueur, en dépit du mouvement qui, depuis la fin des années 1980, vise à la remplacer par un nouveau texte.

Il a fallu attendre 1994 pour voir un Aïnu accéder à la vie politique de l'État japonais : l'écrivain Shigeru Kayano a alors été nommé sénateur. Dans son œuvre, il s'est attaché à relever – et à transcrire en japonais – les récits transmis oralement de génération en génération, pour assurer leur conservation. Son entrée au Sénat a contribué à faire mieux connaître le courant de production littéraire aïnu et, au-delà, bien des aspects d'une culture restée largement inconnue de l'ensemble du public japonais.

Conscience aïnu. C'est dans les années 1930 qu'ont paru les premières œuvres écrites par des Aïnu – en langue japonaise –, essentiellement composées de poèmes-tanka dont les auteurs (Hokuto Iboshi, Yaeko Batchelor, Takeichi Moritake) expriment la colère, l'amertume et l'affliction provoquées par la politique d'assimilation. Après 1945, paraissent un « Quotidien Aïnu » (*Ainu Shimbun*, 1946) et une revue « Lumière du Nord » (*Kita no hikari*, 1948) ; une Association des Aïnu du Hokkaido est créée en 1946 ; elle est devenue en 1961 l'Association Utari de Hokkaido. Celle-ci édite régulièrement une revue depuis 1963.

Les années 1970 ont vu naître plusieurs initiatives des Aïnu soucieux de réagir contre la politique d'assimilation et de prendre en main les recherches folkloriques et anthropologiques jusque-là conduites par des Japonais ou des Occidentaux : création de la Société d'ethnographie aïnu (*Yai.yûkara*) en 1973 et, simultanément, diffusion du mensuel *Anutari-Ainu*, qui a pour objectif la dénonciation de la ségrégation, l'information sur les mouvements et associations, et la connaissance des autres minorités du monde.

Au cours de la même période ont paru enfin – toujours en japonais – des romans écrits par des Aïnu qui mettent eux-mêmes en scène leur société : ainsi, un auteur comme Samio Hotozawa publie une critique sociale (« L'âme des jeunes Aïnu », *Wakaki Aïnu no tamashii*), un an après son roman « Mourir au village » (*Kotan ni shisu*, 1972). On peut citer encore des auteurs comme Yûji Kawakami, Tasuke Yamamoto, Yoshizô Nukishio, Minako Tokuza. Shigeru Kayano se situe dans la même veine avec « Recueil de récits Wepekele », « Cheval de feu », « Histoires anciennes et kamui-yukara ».

✦ Dénom. [var.] Aïnou(s).

Aïzo. Peuple du sud du Bénin, éparpillé dans des villages autour de Ouidha et à proximité du lac Ahémé [env. 115 000].

❑ Les Aïzo pratiquent la culture du manioc, du maïs, de l'igname, etc., l'élevage et surtout la pêche. Leurs communautés, de moins en moins claniques, furent dominées par les

royautés Adja*-Fon* dès l'arrivée de ces dernières vers le XVI^e siècle. Les Aïzo sont patrilinéaires ; l'autorité revient au plus âgé.
Bien que fort touchés par l'islam et le christianisme, ils conservent des croyances traditionnelles (culte des ancêtres surtout), largement influencées par les cultes adja-fon.
Le dialecte aïzo fait partie des langues adja-fon du groupe kwa.
Histoire. D'après certaines traditions, les Aïzo seraient de présence antérieure aux migrations Adja. D'autres, par contre, leur donnent pour origine les premiers immigrants du royaume de Tado (au Togo actuellement) les rattachant par là à une ancienne branche adja. Quoi qu'il en soit, les Aïzo furent certainement parmi les premiers à s'installer, vers le XVII^e siècle, dans les régions d'Allada et du Ouémé avant d'être dispersés par la colonisation française. Quelques groupes auraient créé Ganvié (ville lacustre) pour se protéger des razzias esclavagistes des rois d'Allada et du Dahomey. De nos jours, les Aïzo sont assimilés aux Fon et aux Adja.
✦ Dénom. [var.] Aizo, Ayizo.

Aka. Peuple pygmée* vivant au sud de la République centrafricaine et au nord du Congo, sur une surface de près de 100 000 km^2 ; ceux des Aka qui résident le long de la Sangha, à l'ouest de l'aire de distribution, sont connus sous le nom de Ba.Mbenzele [estim. 60 000].
❑ Les Aka sont associés à des agriculteurs sur brûlis auprès desquels ils obtiennent des outils de fer. Ils pratiquent des chasses collectives, avec des filets, ou avec des sagaies pour les grands mammifères. Ils récoltent des plantes sauvages (ignames, noix), du miel et des insectes (chenilles). Formant des groupes de moins de 60 personnes, toutes apparentées, ils déplacent plusieurs fois dans l'année leurs campements de huttes. Au cours de la saison sèche, ils se rapprochent des villages d'agriculteurs pour les aider aux travaux des champs et échanger de la viande fumée. Périodiquement, les camps dispersés se réunissent à l'occasion de cérémonies, où dansent des personnages masqués de feuilles ou de raphia, représentant des esprits comme *Ezengi*, l'esprit de la forêt. Pendant ces rassemblements, la musique vocale polyphonique tient un rôle très important. Les Aka parlent une langue bantoue.
✦ Dénom. [syn.]. Ba.Aka, Bayaka, Babinga, Bambenga.
→ **Pygmées**

Akan. Ensemble de peuples de la zone forestière occupant la majeure partie du Ghana et le quart sud-est de la Côte d'Ivoire.
❑ Les Akan de Côte d'Ivoire, dont le nombre était évalué à 2 millions en 1970, se distribuent en trois ensembles. Le premier avoisine la frontière du Ghana : ce sont principalement les Abron*, les Anyi*, et les Nzima*. Le second se trouve au centre de la Côte d'Ivoire : les Baoulé*. Quant à ceux du Sud, ils sont appelés « lagunaires » parce qu'ils sont installés autour ou à proximité des lagunes Ébrié et Aby : ce sont les Abè, Abidji, Abouré, Akyé (autrefois Attié), Adioukrou*, Avikam, Alladian, Ébrié, et Eotilé. Les lagunaires ont en commun une organisation politique décentralisée, qui les éloigne du modèle politique akan classique, le royaume, et les rapproche des sociétés lignagères ou segmentaires, avec un système de classes d'âge très élaboré.
Au Ghana, les Akan occupent la totalité de la région qui se trouve au sud et à l'ouest de la Volta noire. Les Akan de la forêt sont les Brong, les Ashanti*, les Sefwi, les Aowin, les Wasaw, les Kwahu, les Akim, les Asin et les Denkyira, et les Akan de la côte sont les Nzema*, les Ahanta et les Fanti*.
Les Akan sont, sauf exception, organisés en royaumes, avec une double royauté, masculine et féminine, la reine n'étant pas nécessairement la propre mère du roi. Les biens et les fonctions passent d'un homme à un autre au sein du lignage matrilinéaire (*abuswa*, *abousuan*), l'appartenance de chaque individu à son lignage passant par sa mère. Cependant, des principes spirituels (le *kra*) sont hérités du père. Le symbole du pouvoir, qui lui donne sa légitimité, est le siège consacré à l'ancêtre fondateur du lignage royal. En même temps que ceux des successeurs de celui-ci, il est exposé publiquement une fois par an, à la fête de l'igname, jour où sont offerts à ces ancêtres les prémices de la nouvelle récolte, et le sang des bœufs et moutons sacrifiés. Ce sont les « sièges noirs », que leur couleur, celle du sang séché, distingue des sièges usuels qui sont de même forme et de même matière (bois sculpté). Chaque siège « noir » est l'habitacle de l'esprit d'un défunt nommément désigné.
Les Akan révèrent un être suprême, *Nyame* ou *Onyame*, trop lointain pour qu'on puisse lui faire des offrandes, et *Asye* ou *Asase Ya*, la Terre qui doit être préservée de toute souillure (la mort, le sang). Les hommes adressent leurs requêtes aux *bosson* ou *obosum*, déités des eaux ou de la forêt.

L'organisation politique et l'organisation militaire coïncident. Entre le roi (*omanhene* à l'est, *famian* à l'ouest) et les chefs de village s'interposent les *asafohene* (chefs des guerriers).
Le mariage se distingue par le faible montant de la compensation matrimoniale. La résidence est généralement viri- et patrilocale, et l'héritier d'un homme va habiter la « cour » de celui-ci : l'habitat est formé de pièces disposées autour d'une « cour » ombragée, de forme rectangulaire, lieu de vie diurne de la famille, et qui donne son nom à l'unité d'habitation.
L'igname est la nourriture la plus appréciée et valorisée, bien qu'elle soit moins consommée que le plantain et le manioc.
Tous les Akan parlent des langues kwa.
Or. L'or a été anciennement exploité dans toute l'aire akan (il le reste aujourd'hui au Ghana) et les détenteurs du pouvoir l'exposent en public, si bien qu'on a pu parler d'une civilisation de l'or, caractérisée par des parures d'or massif, par des regalia (cannes, etc.), dont l'âme de bois est recouverte d'une feuille d'or, et par les poids de laiton servant à peser la poudre d'or, qui sont tantôt géométriques, tantôt figuratifs, et qui sont fondus selon le procédé de la cire perdue.
Histoire. Les origines des Akan sont très controversées : selon les auteurs, ils seraient venus de Haute-Égypte, du pays berbère* de Libye, de l'ancien royaume du Ghana ou du lac Tchad et se seraient installés dans l'actuel Ghana avant de rejoindre pour certains la Côte d'Ivoire au début du XVIII^e siècle. Ces Akan de Côte d'Ivoire partagent avec ceux du Ghana nombre de traits culturels communs, qui toutefois ont tendance à s'estomper dans les groupes de la périphérie (groupes lagunaires notamment). Au XX^e siècle, les avancées des Akan dans la modernité, au Ghana puis en Côte d'Ivoire, ont été précoces : essor de l'économie de plantation (café, cacao), progrès rapide de l'instruction.

Akha. Peuple vivant en Chine (Yunnan), en Birmanie (États Shan), au Laos, au Viêt Nam et en Thaïlande, sur un territoire de collines boisées soumis au régime des moussons [estim. 450 000].
❑ Les Akha vivent surtout de la riziculture sur brûlis. La culture du pavot, traditionnelle, ne s'est maintenue qu'en Birmanie ; ils n'en touchent qu'une part minime des revenus.
Répartis en un certain nombre de sous-groupes (Jöxö, Ajo ou Jöj, Jubya, etc.), ils ont une organisation sociale segmentaire, patrilinéaire et patrilocale, et une organisation politique égalitaire, centrée sur le référent villageois. Leur religion polythéiste ou « animiste » fait une large part au culte des ancêtres. Des prêtres-récitants (*phima*) mémorisent un corpus très élaboré de chants, de généalogies ou de récits, dont la récitation exacte conditionne l'efficacité rituelle. Les divers dialectes akha appartiennent au groupe yi* de la famille tibéto-birmane.
Histoire. Vraisemblablement issus d'une scission de l'ensemble Hani* opérée en Chine, les Akha ont vécu au long des siècles sous la domination des peuples de langues taï établis dans les vallées. Leur processus d'expansion vers le sud s'est amplifié dans la seconde moitié du XX^e siècle du fait de l'arrivée au pouvoir des communistes en Chine, de l'anarchie politique des États Shan et de l'emprise mafieuse sur le Triangle d'or. En Thaïlande, la société a été déstabilisée par l'essor du tourisme et le trafic de l'opium. Aujourd'hui, les Akha de Thaïlande sont menacés par le développement du sida dans ce pays.
✦ Dénom. [syn., anc.] Ko(s), Iko(s) ; [thaï] Ikoo ; [chinois] Woni.

Akposso. Peuple du sud-ouest du Togo, dont il habite les montagnes et les plaines alentour, réputées pour leur fertilité [env. 60 000].
❑ Groupe le plus important de la région, les Akposso se répartissent en cinq sous-groupes (Litimé, Ouroui, Ikponou, Logbo et Ouma). Ils sont agriculteurs (fonio, culture commerciale du café et du cacao) et, pour certains, spécialisés dans le travail du fer.
Patrilinéaires et patrilocaux, organisés en clans totémiques, ils vivent en communautés villageoises indépendantes les unes des autres, au sein desquelles sont choisis des chefs (*olouka*) sans réel pouvoir politique. Le polythéisme traditionnel côtoie, comme ailleurs, un christianisme d'implantation récente.
Les Akposso parlent une langue kwa.
Histoire. Les Akposso auraient séjourné un temps dans la légendaire cité-État evhé* de Notsé, avant d'être repoussés par les guerres et de s'installer (milieu du XVIII^e siècle) sur leur territoire actuel. Ils l'emportèrent (fin du XVIII^e siècle) sur les envahisseurs ashanti* lors d'une bataille livrée à Akposso-Koubi, ville située dans l'actuel Ghana et qui, selon eux, est leur foyer d'expansion.

Aléoute(s). Population des îles Aléoutiennes et de la pointe sud-ouest de l'Alaska (États-Unis), installée aussi sur les îles du Commandeur (Russie) [env. 3 500].

❑ Les Aléoutes vivaient de la cueillette, de la pêche et surtout de la chasse aux animaux marins, pour laquelle ils construisaient des kayaks à proue bifide et à poupe droite (*baidarka*), aptes à affronter les eaux agitées du golfe d'Alaska. Leurs activités majeures restent la chasse et la pêche.

Patrilinéaires, ils formaient de nombreuses sociétés villageoises autonomes en relation généralement amicale. Les habitations, creusées dans le sol, abritaient une ou plusieurs familles ; la société aléoute admettait en son sein l'esclavage.

Le chamanisme, avec l'arrivée des Russes, s'est effacé devant la religion orthodoxe. La pratique des trois dialectes aléoutes, de la famille eskaléoute, tend à se perdre.

Histoire. Les Aléoutes sont des mongoloïdes, venus de Sibérie il y a 10 000 ans environ avec les ancêtres des Yupit, bien avant l'arrivée des Inuit*. Leur culture fut modifiée dès le XVIII^e^ siècle par l'implantation des Russes (massacres, épidémies, chasse forcée aux animaux marins à fourrure [loutres surtout], déplacements de population). La cession de l'Alaska aux États-Unis (1867) perturba une nouvelle fois leur mode de vie, qui s'américanisa.

Algonquin(s). Groupes amérindiens du Canada, dont le territoire est situé de part et d'autre de la rivière Outaouais, à cheval sur le Québec et l'Ontario [env. 8 000].

❑ Vivant à l'origine de la chasse, de la pêche et de la cueillette, partiellement convertis à l'agriculture (maïs et pois) au XVII^e^ siècle, ils sont aujourd'hui très assimilés dans leur mode de vie à la société environnante et tirent leurs revenus de la trappe, d'emplois dans l'exploitation forestière, le commerce, etc.

Le catholicisme s'est depuis longtemps substitué à la religion ancienne, centrée sur *Kisé Manito* (le Grand-Esprit) ; en revanche, ils conservent, en parallèle avec le français ou l'anglais, la pratique de leur langue.

Les Algonquins ont donné leur nom à la vaste famille linguistique algonquienne, à laquelle se rattachent les Ojibwa*, les Cree*, les Cheyennes*, les Blackfoot* et à laquelle appartenaient aussi tous les groupes aujourd'hui disparus, de la façade est du continent jusqu'à la Virginie, c'est-à-dire les Algonquins (ou Algonquiens selon l'usage québécois), en un sens élargi.

Histoire. Soumis à la pression des Iroquois*, ils firent très vite alliance avec les Français, et s'imposèrent comme intermédiaires avec les Indiens de l'Ouest dans le commerce des fourrures. Ils combattirent au côté des Français contre les Anglais.

✦ Dénom. [var., angl.] Algonkin.

Aluku. Société noire marronne de Guyane française et, accessoirement, du Surinam, dont le territoire se situe en forêt tropicale amazonienne le long du Lawa et, pour une petite part, du Maroni [env. 2 500].

❑ La rupture de deux siècles d'isolement et l'accession à la pleine citoyenneté française ont amené beaucoup d'Aluku à délaisser leur économie de subsistance pour rejoindre de manière semi-permanente les villes côtières.

Pour autant, leur société (sept grands clans matrilinéaires et quelques clans plus petits de formation plus récente) a conservé sa cohésion, du fait notamment de la vitalité du système religieux, synthèse d'éléments africains divers où la divination joue un rôle clé. L'intégration des Aluku dans des collectivités locales de modèle français n'a pas éteint leur organisation sociale propre (chaque village a ses chefs de clan, ou *kapiten*, installés par le *gaanman*, chef suprême).

Leur langue, l'aluku tongo, créole à base lexicale anglaise, contient aussi nombre de mots d'origine africaine, néerlandaise, portugaise, française, carib et arawak.

Art. Le *tembe*, art décoratif qui a fait la renommée des Aluku (sculpture du bois, tissu en patchwork), tend à s'éteindre, mais leurs riches traditions orales, leur musique et leurs danses – fondamentalement africaines – restent vivantes.

Histoire. Après des années de harcèlement par les troupes coloniales hollandaises, la plupart des Aluku traversèrent le Maroni en 1776. Ce n'est qu'en 1860 qu'ils furent reconnus comme des sujets français. Dans les années 1970, le changement de statut territorial a donné le coup d'envoi d'une politique de « francisation », qui a notablement transformé la société mais aussi entraîné par contrecoup l'apparition d'une forte expression identitaire.

✦ Dénom. [syn.] Boni (dénomination parfois étendue par les Guyanais aux autres peuples marrons, aujourd'hui rejetée).

Alur. Peuple du nord-ouest de l'Ouganda [env. 200 000] et du nord-est de la République démocratique du Congo [env. 300 000], installé au nord du lac Albert et à l'ouest du Nil Albert.

❑ Les Alur vivent essentiellement de l'agriculture (millet, manioc, haricots, maïs pour la fabrication de la bière), mais pratiquent aussi l'élevage de bovins et de petit bétail. Les bovins sont utilisés lors de transactions sociales telles que l'achat d'une femme ou le règlement d'un conflit consécutif à une offense grave (meurtre). Un sous-groupe des Alur, les Okeodo, était spécialisé dans le travail du fer.

Les Alur sont organisés en clans patrilinéaires non localisés, solidaires en cas de vendetta. Ces clans se divisent en lignages patrilocaux exogames, bases des unités locales d'habitation. La chefferie alur est héréditaire. Ses fonctions sont essentiellement rituelles : les chefs sont les membres de lignages de faiseurs de pluie, probablement issus d'immigrants lwo originaires du Soudan ; ils arbitrent aussi les conflits judiciaires (vendetta interclanique) et ont la possibilité de conduire des « opérations punitives » contre les groupes qui refuseraient de payer la compensation économique imposée pour prix d'une offense grave. Traditionnellement, les peaux de tous les léopards de même qu'une défense de tous les éléphants tués sur « leur » territoire leur reviennent.

Le culte des morts est développé ; chaque famille possède un autel dédié aux ancêtres patrilatéraux, où sont opérés des sacrifices de nourriture. L'autel familial du chef-faiseur de pluie concerne l'ensemble de la communauté locale, qui y fait des sacrifices saisonniers destinés à assurer la fertilité des cultures et des troupeaux.

Les missions chrétiennes s'étant implantées plus tard dans le nord (non bantou) de l'Ouganda que dans le sud, la pénétration de la religion du colonisateur y a été moindre ; un petit nombre d'Alur est musulman.

Les Alur parlent un dialecte du groupe linguistique lwo (ouest-nilotique, est-soudanique).

Amanab. Peuple établi de part et d'autre de la frontière internationale entre la Papouasie-Nouvelle-Guinée (province du Sepik occidental) et l'Indonésie (Papouasie occidentale, ou Irian Jaya), dans les *Border Mountains* [env. 6 800].

❑ Vivant dans la forêt tropicale humide à quelque 400 mètres d'altitude en moyenne, les Amanab ont une économie de subsistance fondée sur l'horticulture itinérante sur brûlis, la chasse et la cueillette (un peu de pêche en rivière) ; ils pratiquent par ailleurs un petit élevage intermittent de porcs.

Leurs hameaux (groupes locaux) sont constitués de maisons familiales sur pilotis, regroupées autour d'une place réservée aux rituels et aux fêtes. Outre les groupes locaux comme les Yafar, groupe septentrional vivant du côté de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, leur société est organisée autour de petits clans patrilinéaires s'intermariant et, pour partie (dans le Nord et l'Est) d'une organisation dualiste divisant les tribus en moitiés rituelles et totémiques et parfois en semi-moitiés exogames.

L'ensemble des Amanab correspond à un groupe linguistique subdivisé en quelque 50 « tribus » ou sociétés de quelques centaines d'individus chacune. Chaque société a un nom et un territoire ; les mariages et les relations de parenté se font pour chaque société avec les tribus limitrophes, constituant ainsi un système concentrique, mais aussi à l'intérieur du groupe local. Les sociétés amanab sont acéphales, l'autorité étant, de façon informelle, entre les mains de quelques hommes âgés ayant acquis un certain prestige par leur personnalité et leur connaissance de la magie et de la mythologie.

Encore faiblement touchées par les missions, catholiques ou protestantes, les sociétés amanab partagent (avec de nombreuses variantes) une cosmologie fondée sur une opposition de la Terre (maternelle) et du Ciel (paternel), ces deux entités étant, là où il existe, représentées en outre dans le totémisme duel.

L'amanab est une langue non austronésienne de la famille Waris du stock Border du phylum trans-néo-guinéen. Les Amanab se servent du pidgin mélanésien *(tok pisin)* comme langue véhiculaire.

Dénom. Le terme Amanab a été introduit à partir d'un toponyme, et ne correspond à aucune autodénomination d'ensemble.

Ambonais. Ensemble ethno-culturel d'Indonésie (Moluques) regroupant les habitants de l'île et de la ville d'Ambon, ceux des îles Léasé et Banda, une partie de ceux de la côte sud de Céram, et ceux de Buru [env. 350 000].

❑ Les Ambonais pratiquent la culture en champs secs (maïs, tubercules, etc.), la culture de plantation (girofle, muscade, tabac, café, etc.) et la pêche. Le sagou (tiré essentiellement de sagoutiers sauvages) constitue leur aliment de base traditionnel. À l'époque hollandaise,

nombre d'entre eux servaient dans l'armée coloniale ou exerçaient la fonction d'instituteur. Actuellement, beaucoup se retrouvent dans la fonction publique indonésienne.
Leurs « maisons » patrilinéaires rassemblent plusieurs familles nucléaires virilocales autour d'une famille nucléaire aînée et de son chef. Plusieurs « maisons » se rattachent de façon théorique à un clan (*soa* ou *vam*) sans organisation spécifique. La communauté territoriale traditionnelle (*negeri*) regroupait plusieurs « maisons » placées sous l'autorité de la « maison » la plus ancienne et de son chef, assisté par un conseil.
Parlant à l'origine des langues de la famille malayo-polynésienne de l'Est, ces populations ont adopté depuis le XVI^e^ siècle le malais comme langue commune en même temps qu'elles se convertissaient soit à l'islam, soit au christianisme.
Les deux religions coexistent aujourd'hui à peu près à égalité, dans un climat de tolérance fondé sur une forte solidarité intervillageoise et un important patrimoine culturel commun. Un certain nombre de croyances et de rites antérieurs subsistent, tel le rite périodique de purification du pavillon du conseil.
Histoire. Après la reconnaissance de l'indépendance de l'Indonésie, de nombreux Ambonais, engagés dans l'armée coloniale néerlandaise, se sont réfugiés aux Pays-Bas (1950) tandis qu'en Indonésie même une éphémère république des Moluques du Sud tentait vainement de se mettre en place.

Amdowa. Nom désignant diverses populations tibétaines de la région de l'Amdo (nord-est du Tibet oriental, province actuelle du Qinghai de la Chine populaire), autour du lac Kokonor et du cours supérieur du fleuve Jaune [estim. 1 million en 1982].
❑ Il s'agit essentiellement de tribus de pasteurs nomades, mais il y a aussi des populations d'agriculteurs sédentaires, entre autres dans les marches orientales (les Thebo, les Sharwa, etc.). Les Amdowa entretiennent de longue date des liens étroits, notamment commerciaux, avec les populations Hui* (musulmans chinois), Han*, et avec des groupes mongols* plus ou moins tibétanisés (Sokpo Arik, Tou, Salar) établis en Amdo même.
L'organisation politique des tribus de nomades, décentralisée et fort variable, consistait en confédérations placées sous l'autorité de chefs héréditaires ou de conseils d'anciens, voire de monastères. Elle impliquait souvent une alliance entre pouvoirs temporel et religieux. Les tribus pratiquaient la vendetta.
La présence de grands monastères bouddhistes de l'ordre Geluk (Labrang, Kumbum...) est liée au patronage des chefs mongols et des empereurs chinois, mais l'Amdo comportait également de grands monastères de l'ordre Nyingma.
Les Amdowa parlent divers dialectes tibétains, de la branche bodaise.
Histoire. L'Amdo, conquis par les Tibétains au VII^e^ siècle, connut la domination de l'empire partiellement tibétanisé des Tangout du XI^e^ au XIII^e^ siècle, puis celle de tribus mongoles, avant de passer sous contrôle chinois au XVIII^e^ siècle. À la chute de l'Empire mandchou, la région tomba aux mains des Seigneurs de la guerre musulmans puis fut intégrée à la Chine populaire en 1949.
→ Tibétains

Amhara. Peuple d'Éthiopie (région-État amhara), vivant sur les hautes terres salubres, fraîches et froides situées au nord d'Addis-Abeba [env. 24 millions].
❑ Deuxième population d'Éthiopie par le nombre après les Oromo*, les Amhara pratiquent essentiellement la céréaliculture à l'araire, associée à l'élevage bovin (pour les besoins de l'attelage) et à l'élevage de petits ruminants et de volailles.
La structure familiale bilinéaire est très forte car elle garantit l'accès à la terre par le *rest*, le lopin hérité par les descendants du fondateur éponyme de la communauté locale. Outre des tabous alimentaires, la circoncision des garçons et l'excision des filles assurent la cohésion de la société.
Le christianisme orthodoxe monophysite (non chalcédonien) prédomine très largement, traditionnellement tolérant envers les survivances « païennes », notamment les cérémonies du *zar* (délivrance des possédés).
L'amharique (*amhariñña*), rameau du groupe afro-sémitique des langues afro-asiatiques, demeure la langue la plus employée en Éthiopie, particulièrement au niveau administratif ; il s'écrit à l'aide du syllabaire guèze (ou *geez*).
Art. La peinture de sujets religieux ou profanes sur des peaux, des toiles ou sur les murs des églises et des lieux publics (cafés) obéit toujours aux conventions de la peinture savante des icônes. Les chants religieux, leurs modes et leurs instruments (tambours, cistres) ont marqué la musique profane éthiopienne.
Histoire. Héritiers comme les Tégréens* du

royaume d'Aksoum et du royaume salomonien médiéval, chrétiens depuis le IVe siècle, les Amhara s'assurèrent – grâce à la reconquête par Ménélik des terres prises par les Oromo aux XVIe-XVIIe siècles – une domination sur l'Éthiopie moderne, qui a pris fin en 1991 avec la chute du pouvoir issu de la révolution de 1975. Ils se résignent mal à ne plus être, dans le cadre fédéral actuellement dominé par les Tégréens, qu'à la tête de leur région-État.
✦ Dénom. [var.] Amara.

Amis. Peuple de la côte orientale de Taïwan, vivant dans l'étroit rift de Taitung, soumis aux typhons [env. 130 000].
❑ Premier groupe aborigène de l'île par le nombre, les Amis sont riziculteurs et pêcheurs ; la chasse est pratiquée dans le cadre rituel.
Matrilinéaires et matrilocaux, ils vivent dans des villages de 600 à 700 habitants, politiquement autonomes et dirigés par un chef élu. Les relations entre villages ont toujours été conflictuelles et caractérisées par des chasses aux têtes. Les hommes ont développé un système d'âge et poussé à l'extrême la démultiplication des pouvoirs : assemblée villageoise (regroupant tous les hommes), assemblée militaire (rassemblant tous les chefs militaires de tous les échelons des classes d'âge), enfin assemblée des « chefs ».
Leur « animisme » traditionnel fait une large part au culte des ancêtres. À partir de 1950, beaucoup sont devenus catholiques (60 % aujourd'hui). Ils parlent une langue austronésienne.
Histoire. Les Hollandais, arrivés sur l'île en 1624, établirent des alliances avec sept villages amis. En 1684, Taïwan fut incorporé à l'Empire chinois. En 1722, à la suite d'une révolte, la Cour impériale interdit aux Chinois de s'établir sur la côte orientale séparée du reste de l'île par un mur de terre. Les aborigènes de cette côte furent classés parmi les « barbares crus ». Après la colonisation de l'île par les Japonais en 1895, deux sous-préfectures furent créées chez les Amis (dès 1909). Aujourd'hui, la culture amis est menacée par la culture chinoise, du fait notamment que beaucoup de jeunes s'installent dans les grandes villes.
✦ Dénom. [syn.] Pagcah.

Amuzgo. Groupe amérindien du Mexique, vivant dans le sud-ouest de l'État de Guerrero et dans l'ouest de l'État d'Oaxaca [env. 28 000 en 1990].
❑ Les Amuzgo habitent des collines verdoyantes et près des rivières, sur les premières pentes fertiles des montagnes faisant face au Pacifique ; le climat y est semi-aride et tropical. Ils cultivent le maïs (deux récoltes annuelles) et ses plantes associées (haricots, cucurbitacées, piments, etc.). Ils produisent de la canne à sucre, un peu de riz et de café. Près des sources d'eau, ils pratiquent l'irrigation à petite échelle. Les champs sont souvent éloignés des villages. Le salariat saisonnier est fréquent chez les plus pauvres. Les Amuzgo ont longtemps pratiqué le tissage avec habileté, notamment en produisant de beaux *huipil* (robes ou chemises des femmes).
La vie sociale des Amuzgo s'appuie sur la famille, nucléaire ou étendue, rattachée à une commune rurale. La parenté est reconnue tant en ligne maternelle que paternelle. La tenure foncière est variable : purement individuelle, communale ou collective, avec souvent des combinaisons de ces formes dans une localité donnée. L'habitat varie également selon les communes, groupé dans les plus peuplées, dispersé en hameaux dans les autres. Le dispositif communal est à base de charges tournantes et de confréries religieuses. La corvée rassemble les hommes du village pour effectuer les travaux publics.
Bien qu'ils soient christianisés de longue date, les Amuzgo conservent des traces d'une vision du monde précolombienne ; leur langue se rattache à la famille otomangue.

Anga. Peuple du centre du Nigeria (provinces du Plateau et de Bauchi), vivant dans une région de savane [estim. 100 000].
❑ Les Anga, qu'on divise en « Anga de la montagne », résidant dans les environs de Pankshin, et en « Anga de la plaine », habitant au sud du plateau Bauchi, sont essentiellement agriculteurs.
Chaque lignage patrilinéaire exogame (*djip-pup*) compte plusieurs familles polygames qui vivent chacune dans un enclos (*uok*) ; celui-ci se compose de cases rondes d'habitation, de réserves à grains, d'une zone d'enterrement et d'une place sacrée destinée aux danses et rituels. Les villages, qui regroupent presque toujours plusieurs *uok*, ont deux chefs, l'un politique et l'autre religieux. Il existe des sociétés secrètes d'hommes et des cérémonies d'initiation pour les jeunes gens.
Les Anga rendent un culte à leurs ancêtres,

dont les âmes sont réputées résider dans le grenier à grains sacré. Ils sont partiellement convertis à l'islam. Leur langue, l'*angas*, appartient à la famille tchadienne.

Histoire. Les Anga, qui se disent originaires d'Égypte, ont vécu dans la région du Bornou, d'où ils furent chassés vers le XIV^e^ siècle par les Fulbe* et les Kanouri*.

✦ Dénom. [var.] Nnga, Angassa, Angazzawa ; [syn.] Kerang.

Anga. Population du centre de la Papouasie-Nouvelle-Guinée (Eastern Highlands, Morobe et Gulf Provinces), occupant un territoire montagneux d'environ 15 000 km^2 [env. 70 000].

❑ Les Anga comprennent douze groupes linguistiques (famille des langues anga) partageant une origine commune. Bien qu'il y ait entre certains de ces groupes des différences culturelles importantes, tous sont organisés selon un mode patrilinéaire de descendance, et l'on rencontre partout une opposition marquée entre les hommes et les femmes, des rituels d'initiation masculine et les mêmes formes de pouvoir.

Horticulteurs et éleveurs de porcs, les Anga font néanmoins figurer les produits de la chasse dans les rituels qui marquent les principaux moments de la vie (naissance, initiation, mort). Les initiations masculines constituent le moment fort de la vie sociale. Ces rituels, dont la durée, le contenu et l'organisation varient selon les groupes, ont partout pour objectif de transformer les jeunes garçons en hommes adultes – autrefois, en guerriers capables de défendre la tribu. Ils comprennent des épreuves physiques et psychologiques douloureuses et traumatisantes. Les femmes en sont exclues car, selon les représentations locales, leur simple présence saperait les efforts de la communauté des hommes.

Aucune hiérarchie n'existe entre ces derniers et la seule forme d'inégalité sociale est celle qui régit les relations entre les hommes et les femmes. Les savoirs et les pouvoirs que certains hommes détiennent dans les domaines de la guerre, du traitement des maladies et des initiations ne leur octroient aucune autorité permanente sur les autres. Ces spécialistes, qui incarnent une forme de pouvoir différente de celle des *big men* des Western Highlands, ont été appelés « Grands Hommes » (par Maurice Godelier).

Les premiers contacts des Anga avec les Blancs (chercheurs d'or ou fonctionnaires de l'administration australienne) eurent lieu entre les années 1930 et 1960 selon les groupes. Une grande partie de la population vit encore de nos jours à l'écart de toute voie de communication, et l'accès aux services médicaux et scolaires est souvent impossible. En certains endroits, la vie s'écoule comme il y a des centaines d'années ou presque, le mode d'occupation du territoire s'apparentant à du seminomadisme et les rituels qui rythment les étapes du cycle de vie des individus occupant une place toujours aussi importante dans la vie sociale du groupe tout entier.

Antaimoro. Population du sud-est de Madagascar (basses vallées de la Matitana, du Faraony et de la Namorona, avec pour ville principale Vohipeno).

❑ Les Antaimoro vivent de la riziculture et de la culture du café ; contrairement aux autres populations du Sud-Est, ils ne pratiquent pas la pêche. Jusqu'aux années 1960, ils ont émigré en nombre vers le reste de l'île.

Leur société a retenu de nombreux traits islamiques : interdiction absolue de consommer du porc, égorgement *sombily* (privilège des nobles) des zébus et autres animaux destinés à la consommation, etc. La royauté se maintient dans les villages où subsistent les deux ordres traditionnels. En marge de la masse des hommes libres, les descendants d'esclaves sont exclus des alliances matrimoniales. Le rejet est encore plus fort à l'égard des descendants des premiers habitants de la région. Selon certains mythes qui assimilent ces derniers à des chiens, les Antaimoro les auraient, dès leur arrivée, considérés comme des parias.

Les structures familiales, comme dans l'ensemble du Sud-Est et de la côte est, séparent rigoureusement les parents paternels des parents maternels. L'interdiction des mariages endogames et intergénérationnels est stricte. Les rituels funéraires réputés garantir l'accès au tombeau ancestral (*kibory*) et la pérennité de la société restent en vigueur.

Histoire. Au XV^e^ siècle, des musulmans stricts « venus des sables de La Mecque » imposèrent à un fond autochtone une théocratie reposant sur une double hiérarchie religieuse et politique. Le fond religieux du pouvoir reposait également sur un savoir magique contrôlé par des lettrés *katibo*, rédacteurs des manuscrits arabico-malgaches *sorabe* (recueils astrologiques ainsi que chroniques historiques et généalogiques). Le pays antaimoro, organisé au XVIII^e^ siècle en trois royaumes (Anteony, Ante-

mahazo, Antesambo), fut soumis au début du XIX^e siècle au royaume d'Imerina et connut autour des années 1880 une révolte généralisée des roturiers *ampanambaka*, qui instituèrent une royauté élective dans les villages libérés du pouvoir des souverains traditionnels.
✦ Dénom. [var.] Antemoro, Antemahory ; [syn.] Taimoro, Temoro.
→ **Malgaches**

Antaisaka. Population du sud-est de Madagascar (basse vallée de la Mananara, régions de Farafangana et de Vangaindrano) [estim. 700 000].
❑ Autrefois riziculteurs itinérants sur brûlis, les Antaisaka pratiquent désormais la riziculture irriguée et produisent du café. Leur émigration vers les autres régions de l'île, surtout vers les basses vallées et deltas de l'Ouest, est considérable. Comme les autres populations du Sud-Est et de la côte ouest, ils se répartissent en lignages exogames. Les règles de résidence postmaritale sont viripatrilocales.
FUNÉRAILLES. La pratique du double ensevelissement les distingue de leurs voisins : les morts sont d'abord ensevelis dans des sépultures provisoires, puis, deux ou trois ans plus tard, leurs restes, rassemblés dans des cercueils de dimension réduite, sont définitivement introduits dans les tombeaux collectifs appelés, comme dans tout le Sud-Est, *kibory*.
HISTOIRE. Jadis sous l'autorité de princes Maroserana d'origine sakalava, le pays antaisaka fut soumis à l'Imerina sous le règne de la reine Ranavalona I^re (1828-1861). Cette domination demeura assez théorique et les lignages, groupés en villages denses de cases sur pilotis, préservèrent largement leur autonomie.
✦ Dénom. Jusqu'aux années 1960, dans tout l'Ouest, les Antaisaka étaient confondus avec les Antaimoro*, les Antaifasy et les Antambahoaka sous l'appellation d'Antaimoro ; on les appelle aujourd'hui Korao dans le Sud-Ouest, et Betsirebake dans le Nord-Ouest ; [var.] Taisaka, Tesaka.
→ **Malgaches**

Antanala. Population de Madagascar, occupant le gradin intermédiaire entre la plaine littorale du Sud-Est et les hautes terres du Betsiléo.
❑ Traditionnellement riziculteurs sur brûlis, les Antanala pratiquent désormais surtout la riziculture irriguée et ont, depuis la colonisation, développé les plantations caféières. Ceux de l'Ikongo sont organisés selon le double critère du genre et de l'ordre social : le pouvoir sur les hommes est partagé entre les princes (*hova*) et les roturiers, tant au niveau de la fédération qu'à celui des villages. À ces deux niveaux, l'autorité sur les femmes est exercée par les sœurs ou les épouses des princes, qui animent de grandes consultations féminines. L'organisation familiale distingue les parents paternels des parents maternels, attribue un grand rôle rituel à l'oncle maternel et manifeste, en dépit de l'idéologie patrilinéaire, une nette tendance à l'indifférenciation.
HISTOIRE. Parmi les Antanala, venus pour partie des hautes terres du Betsiléo, pour partie de la côte sud-est (d'où leurs parentés culturelles avec ces deux régions), les plus connus sont ceux de l'Ikongo, dont la fédération est dominée depuis le XVI^e siècle par la dynastie des ZafiRambo, et ceux d'Ambohimanga, organisés en villages autonomes. Ceux de l'Ikongo résistèrent victorieusement aux Antaimoro* au XVIII^e siècle et aux expéditions merina* au XX^e siècle.
✦ Dénom. [var.] Tanala.
→ **Malgaches**

Antandroy. Population de Madagascar, occupant l'Androy, région très sèche de l'extrême-sud, et présente par émigration dans la totalité de l'île.
❑ Les hommes pratiquent l'élevage transhumant des zébus, tandis que les femmes s'occupent de l'agriculture (manioc, maïs, patates, etc.) et du petit élevage.
La vie sociale et rituelle tourne autour du zébu, objet notamment des cycles d'échange entre partenaires matrimoniaux. Le système de parenté distingue les parents paternels des parents maternels et attribue un rôle rituel au frère de la mère, « mère masculine » (*renelahy*), et au fils de la sœur, « fille masculine » (*anak'ampela*). De grandes circoncisions collectives (*savatse*) ont lieu tous les six ou sept ans. Les prêtres chargés de la relation aux ancêtres ainsi que les devins sont sollicités pour la réussite des tâches quotidiennes.
HISTOIRE. Les Antandroy sont originaires de la région de Taolagnaro (l'ancien Fort-Dauphin), avec assimilation d'éléments masikoro, sakalava* et bara*. Malgré un début d'unification politique au XVI^e siècle, les lignages divisés en lignées locales ont conservé une autonomie que traduit la dispersion des hameaux, protégés par d'impénétrables enceintes de cactées. Depuis les années 1920, les Antandroy émi-

grent partout dans l'île, marquant leur implantation définitive par la construction de leurs tombeaux (*kibory*), richement décorés.
✦ Dénom. [syn.] Tandroy.
→ Malgaches

Anuak. Peuple vivant au Soudan et en Éthiopie, dans la région comprise entre les rivières Baro et Pibor (affluents de la Sobat), où ils sont parvenus au terme d'une migration commencée vers le XVI[e] siècle au sud du Soudan [entre 50 000 et 80 000].
❑ Les Anuak sont aujourd'hui principalement agriculteurs (sorgho, millet, maïs, sésame, haricots). L'abandon du pastoralisme nomade, certes lié aux exactions subies de la part à la fois des Nuer* et des Arabes du Nord, tient sans doute aussi au fait que la région, où ils sont arrivés à la fin du XIX[e] siècle, est giboyeuse, fertile et permet deux à trois récoltes par an. Quoi qu'il en soit, l'intérêt que les Anuak, comme les autres nilotiques, portaient au bétail ne se manifeste plus que par des références littéraires et musicales. La compensation matrimoniale consiste en lances, flèches, colliers et bracelets de perles, auxquels peuvent s'ajouter quelques animaux. La compensation versée par les gens du commun ne va qu'au seul père de la fiancée (elle ne fait pas, comme chez les Nuer*, l'objet d'une répartition).
Les rideaux denses de bambous qui enserraient les villages sont symboliques du repli sur eux-mêmes des Anuak. Ces villages sont habités par 50 à 500 individus, appartenant à des lignages exogames qui ne forment pas une structure segmentaire comparable à celle observée chez les Nuer. Organisé par ailleurs en classes d'âge, le village constitue, en effet, la plus grande unité politique, et s'associe rarement à d'autres villages sauf en cas d'extrême danger commun (ou du fait d'une conquête).
Dans la partie occidentale du pays anuak, le village est dirigé par un chef non héréditaire, qui peut être déchu et exilé s'il ne pourvoit plus aux besoins de ses compatriotes. À ce type de chefferie « redistributive » correspond, dans la partie orientale du pays anuak, un système dynastique, où un clan royal s'est imposé, semble-t-il, à une population plus ancienne qui a conservé l'usage de rites liés à la terre. Entouré de serviteurs et officiers attachés à sa cour, le « roi » avait un rôle plus politique que rituel, et devait craindre l'ambition de ses proches. Sa mort était rarement naturelle ; même si elle n'était pas pour autant rituelle, comme la mort du roi shilluk*, des sujets étaient cependant inhumés vivants avec sa dépouille, et un arbre situé près de sa tombe pouvait devenir objet de culte.
Les Anuak s'adressent à Jwok – le principe vital de toute existence animale ou humaine plutôt qu'une véritable divinité particulière – pour lui demander de rétablir l'ordre normal des choses, perturbé par l'intervention des « puissances » invisibles (ou par lui-même ?). On ne prie pas Jwok, on lui demande justice (réparation ?) car ses créatures – descendants de jumeaux qu'il a voulu détruire et qui ont été « sauvés » par un chien – entendent bien ne plus être accablées. Pour cela, il faut maintenir la séparation entre les deux mondes, celui des hommes et celui des « esprits ». Dans la religion anuak, hommes et « dieu » ne sont pas – ou plus – faits pour vivre ensemble, ni sur terre ni dans un au-delà qui n'existe pas (il n'y a pas pour les Anuak de vie après la mort). La langue anuak est proche du shilluk.

Anyi. Ensemble de peuples akan* du sud-est de la Côte d'Ivoire, comprenant, outre les Bona et les Diabé (Agnibilékrou), les Ndénye (Abengourou), les Morofwe du Moronou (Bongouanou) et les Sanwi (Aboisso).
❑ Organisés en royaumes, selon le modèle akan (denkyira, ashanti* principalement) plus ou moins fidèlement reproduit, les Anyi parlent une langue du groupe kwa (sous-groupe Volta-Comoe).
Comme la plupart des Akan de Côte d'Ivoire, ils sont venus de l'est, du Ghana actuel, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, afin d'échapper aux conséquences de la victoire des Ashanti sur les Denkyira (bataille de Feyiase, en 1701). Après s'être tout d'abord réfugiés en Aowin, sous la protection du roi Ano Asema, ils se déplacèrent à nouveau vers l'ouest lorsque les Ashanti tournèrent leurs forces contre celui-ci (1715) ; tous ne parvinrent pas à échapper à la domination ashanti.
Anyi-Sanwi. Ils ont formé le royaume le plus puissant et le plus centralisé (capitale Krinjabo), le plus proche du modèle akan initial. Les bases territoriales et politiques de ce royaume furent établies par Amalaman Ano et son neveu utérin Aka Esoin, qui avaient été tous deux à la tête des émigrants. Les conquêtes de leur successeur Amon Ndufu Kpahi (1751-1776) assurèrent l'expansion vers le sud. Grâce à leur victoire sur les Éotilé, les Anyi accédèrent à la côte et au commerce européen.

Le règne d'Amon Ndufu II (1844-1886) marqua l'apogée du royaume. En 1843, celui-ci signa avec la France – désireuse de créer un établissement à Assinie – le fameux traité par lequel il lui concédait « la possession pleine et entière de tout [son] territoire » tout en conservant « vis-à-vis des indigènes ses droits de souveraineté », traité qui fut la base juridique de la sécession du Sanwi en 1958.

Sous le règne d'Aka Siman Adu (1886-1901), le Sanwi perdit son indépendance et fut rattaché à la colonie française de Côte d'Ivoire.

Pendant la colonisation, le Sanwi fut relativement favorisé par rapport aux autres régions : construction de routes, d'écoles, développement des cultures de rente (café, cacao). Ce processus fut brutalement interrompu à partir de 1958 et jusque dans les années 1970. Au mouvement de sécession (départ au Ghana du roi et de nombreux notables, reçus par Nkwame Nkrumah) le gouvernement d'Houphouet-Boigny répondit par une sévère répression : opérations de police, confiscation des terres, gel des investissements publics.

Anyi-Ndényé. Le Ndényé (ou Indénié) n'acquit que tardivement son unité. Parmi les groupes d'émigrants anyi qui s'installèrent dans le deuxième quart du XVIII^e^ siècle, entre le fleuve Comoe et la frontière du Ghana, les Ndényé proprement dits étaient minoritaires. À côté d'eux se trouvaient des Alangwa, des Ashua, des Denkyira, des Abrade et les Bettie. Ce sont les colonisateurs français qui étendirent le nom de Ndényé à l'ensemble de ces groupes, entérinant une situation de fait. Les Ndényé avaient en effet accompli une remarquable ascension aux XVIII^e^-XIX^e^ siècles, créant de nombreux villages qu'ils contrôlaient politiquement. Ces progrès leur permirent de coiffer les autres groupes, en dépit de la pression exercée sur eux par les Ashanti, qui les ponctionnaient en or et en hommes.

Anyi du Moronou. Installés à l'ouest du Comoe, ils semblent s'être dispersés sur un vaste territoire. Ils furent aux prises avec les Baoulé*, qui les battirent (dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle). Ils ne réussirent ni avant ni pendant la conquête coloniale à se doter d'une organisation unitaire et restèrent divisés en neuf petites unités politiques : Ahali, Ashua, Alangoua, Amatian, Assiè, Essandané, Ngatianou, Sahié et Sahua, ces « micro-royaumes reproduisant assez fidèlement le modèle akan du pouvoir.

✦ Dénom. [var.] Agni.

→ **Akan**

Apache(s). Ensemble de tribus indiennes du sud-ouest des États-Unis, installées sur des réserves en Arizona et au Nouveau-Mexique [env. 50 000].

❑ Du point de vue culturel, les Apaches se divisent en Apaches de l'Est (Mescalero, Jicarilla, Chiricahua, Lipan et Kiowa-Apache) et en Apaches de l'Ouest (Cibecue, Mimbreno, Coyotero, Tonto ou Mogollon), le Rio Grande faisant la démarcation. D'un point de vue plus géographique, on distingue les Apaches des plaines (Kiowa-Apaches et Lipan), les Apaches de l'Est (Jicarilla et Mescalero), les Apaches du Sud (Chiricahua) et les Apaches de l'Ouest (Jila, Tonto, Pinal et Coyotero).

Les Apaches vivaient, à proportion variable, de la chasse du bison, de la cueillette, de l'agriculture (maïs) et du pillage. Ils préparaient le mescal à des fins cérémonielles.

Leur organisation était basée sur la famille étendue avec résidence matrilocale. Plusieurs familles de ce type composaient un groupe local, dont le chef était l'homme le plus dynamique ; il n'avait pas de pouvoirs coercitifs et ne pouvait compter que sur ses capacités de persuasion et son efficacité. Plusieurs bandes pouvaient être réunies sous la direction d'un leader. Il n'y avait aucune organisation sociale centralisée.

Une divinité suprême (*Yusn* ou *Usen*, « le donneur de vie ») accordait leur pouvoir aux chamanes. La plupart des esprits secondaires étaient des personnifications d'entités naturelles. À cela s'ajoutaient deux héros culturels – l'un associé au soleil ou au feu, l'autre à l'eau – et un trickster, en général le coyote. Les rites étaient nombreux (« sunrise dance », correspondant au rite de puberté des filles, danse de l'ours, danse des esprits de la montagne, peintures sur sable à valeur emblématique, etc.).

La langue parlée par les Apaches appartient à la famille linguistique athapaskane

Histoire. Les ancêtres des Apaches (et aussi des Navajo), détachés des Athapaskan du Nord, arrivèrent dans le Sud-Ouest vers l'an mille et occupèrent un immense territoire (actuels Arizona, Colorado, Nouveau-Mexique et Texas, plus le nord des États mexicains de Chihuahua et de Sonora). Dès que le cheval fit son apparition (XVI^e^ siècle) et sous la pression des Comanches et des Ute, les Apaches durent se retrancher vers le sud et vers l'ouest. Leurs rapports initialement cordiaux avec les Blancs se gâtèrent dès le XVII^e^ siècle ; ils menèrent de nombreux raids contre les missions espagnoles et furent probablement en partie

les instigateurs de la révolte pueblo* de 1680. Mais c'est surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle que les Apaches acquirent la terrible réputation dont tant de westerns se sont faits l'écho. De 1861 à 1871, Cochise mena une guérilla impitoyable et tint tête à l'armée américaine. Geronimo, de son côté, ne se rendit définitivement qu'en 1886. Aujourd'hui plutôt prospères économiquement (élevage de bovins, agriculture, exploitation du bois de construction, intégration souvent réussie à l'économie moderne), et christianisés, les Apaches maintiennent nombre de leurs traditions et luttent pour la sauvegarde de leurs droits et de leur identité (notamment, combat pour la préservation du site sacré du mont Graham sur lequel on veut construire un télescope).

Arakanais. Peuple de Birmanie (État de l'Arakan) et du Bangladesh (Chittagong) [estim. de 1 à 3 millions].

❑ Les Arakanais habitent une région de plaine côtière, bordée d'îlots, adossée à des collines et soumise au climat tropical de mousson (typhons et raz de marée sont fréquents). Ils sont principalement riziculteurs et pêcheurs. Bouddhistes dans leur très grande majorité, ils comportent une communauté musulmane, notamment dans le nord de la région : les Rohingya.

Les Arakanais appartiennent au groupe linguistique tibéto-birman et parlent un birman archaïque.

Histoire. Une suite de guerres et d'invasions réciproques avec les Bengalis voisins affaiblit le royaume arakanais de Mrauk-U, que les Birmans purent ainsi annexer au XVIII^e siècle. Au cours des siècles derniers, l'installation d'immigrants musulmans, proches culturellement et ethniquement des Bengalis, est à l'origine du groupe Rohingya. Les autorités birmanes, craignant que les bouddhistes ne deviennent minoritaires dans la région qu'occupent ces derniers, ont chassé une grande partie des Rohingya à partir de la fin des années 1970, en prétextant refouler des immigrants clandestins bengalis. Beaucoup de Rohingya se sont réfugiés au Bangladesh.

✦ Dénom. [autod.] Rakhine en Birmanie, Marma, Mog, Mugh au Bangladesh.

Arapaho. Tribu d'Indiens des plaines centrales des États-Unis, de la famille algonquienne [env. 6 500].

❑ Les Arapaho se divisent en Arapaho septentrionaux, installés dans le Wyoming, dans la réserve de Wind River qu'ils partagent avec les Shoshone*, et en Arapaho méridionaux, résidant dans l'Oklahoma *(Cheyennes et Arapaho Agency)*. Les Gros-Ventres du Montana en seraient une branche détachée.

Formant une culture typique des plaines occidentales, centrée autour des bisons et de la guerre, les Arapaho se regroupaient en bandes, qui se dispersaient l'hiver et se rassemblaient l'été pour les cérémonies rituelles et la chasse. Des sociétés, associations d'hommes à fonction militaire, sociale et cérémonielle, maintenaient la cohésion du groupe. Cette organisation s'est délitée, cependant la danse du Soleil garde une fonction identitaire très importante.

La famille étendue représente l'unité de base ; la résidence est matrilocale et la descendance cognatique.

Les Arapaho se sont adaptés aux évolutions économiques. Ainsi, ceux de Wind River ont monté une entreprise d'élevage bovin dont les revenus s'associent à ceux de l'extraction du charbon, de l'exploitation forestière et de la location de leur domaine foncier.

Histoire. Les Arapaho étaient sédentaires et résidaient dans l'actuel Minnesota. Ils émigrèrent vers le sud-ouest après 1830 et se scindèrent alors en deux groupes. Ils furent souvent en guerre contre les Shoshone, les Ute* et les Pawnee*. Les Arapaho méridionaux nouèrent alliance avec les Cheyennes* (ils combattirent à leurs côtés à Little Big Horn en 1876).

✦ Dénom. [autod.] Inuna-ina (« les humains »).

Arawak. Peuple amérindien de la Guyana et du Surinam, également représenté en Guyane française et au Venezuela, habitant l'aval des rivières bordées de forêts marécageuses et les savanes sableuses des bas pays [env. 13 000].

❑ Agriculteurs confrontés à la spéculation foncière, paupérisés, les Arawak se sont également spécialisés, particulièrement en Guyana, dans les travaux forestiers – comme les Noirs Marrons, mais à un degré moindre toutefois. Leur société, fondée sur des clans matrilinéaires, a maintenu sa cohésion en dépit d'un fort métissage. Leur langue, très menacée, est de plus en plus supplantée par la pratique des créoles guyanais.

Histoire. Ils se rattachent au grand groupe culturel et linguistique arawak, aujourd'hui atomisé à travers le bassin amazonien, dont des éléments colonisèrent jadis les Antilles,

avant d'y être supplantés par de nouveaux arrivants, les Karib*, qui soit les repoussèrent à l'intérieur des îles (Trinidad), soit s'intermarièrent avec eux. Pas plus que ces derniers, ils ne survécurent à la colonisation blanche. Au Surinam, en Guyana et au Venezuela, les Arawak furent les alliés fidèles des colonisateurs contre leurs ennemis héréditaires karib, les Galibi*.

✦ Dénom. [var. Surinam] Arowak ; [autod.] Lokono.

'Aré'aré. Société mélanésienne des îles Salomon, vivant à Malaita et à Guadalcanal-est [env. 11 000].

❑ Les 'Aré'aré vivent de l'horticulture sur brûlis (taro, igname, à quoi se sont ajoutés patates douces et manioc), de l'élevage des porcs et de la pêche, enfin de la vente du copra.

Parenté et tenure foncière sont cognatiques. Le système des fêtes et des « grands hommes » relançait parmi les vivants les relations sociales des morts : lors des funérailles, par ingestion masculine de taro et de porc, puis représentation de l'ancêtre en monnaie de coquillage ; lors des mariages, par « conversion » des monnaies en plants de taro, porcelets, et enfants des hommes (*v.* ci-dessous).

Depuis 1960, les villages 'aré'aré sont majoritairement de confession protestante, catholique ou anglicane et forment, au sein des îles Salomon indépendantes (1978) une société, fidèle aux usages fonciers liés aux sites funéraires ancestraux et attelée au succès des fêtes chrétiennes et des mariages

Les 'Aré'aré sont de langue austronésienne.

Monnaie. La monnaie, faite de perles de coquillage enfilées sur des cordelettes longues d'une brasse, suit une numération de base 4. Équivalent universel, elle servait, selon des taux fixes, à l'acquisition de nourritures, d'outils ou de pirogues, aux prestations matrimoniales ou funéraires et au règlement des séries de meurtres ; terre et travail restaient par contre inaliénables. Dans un système de relations socio-cosmiques hiérarchisées en trois niveaux, la monnaie, liée aux ancêtres, était la valeur sociale ultime et la charnière d'une conversion obligée entre le mouvement des relations qui accompagnaient les humains de la vie à la mort et celui qui ramenait ces relations vers de nouvelles naissances.

Musique. Les 'Aré'aré ont mis une grande intensité sociale et artistique dans leur musique qui se distingue par la variété des genres et la richesse des répertoires, par une échelle inhabituelle en Océanie (7 degrés équidistants dans l'octave) et par une polyphonie contrapunctique (à 2, 3 et 4 parties). La musique la plus raffinée, celle des 4 types d'ensembles de flûtes de Pan qui jouent lors des fêtes en l'honneur des ancêtres et des « grands hommes », établit au cours des échanges cérémoniels un accord entre les vivants, entre les vivants et les morts, dissipant la violence et inclinant à l'amour

Histoire. Recrutés pour servir de main d'œuvre dans les plantations, du Queensland (Australie) d'abord jusqu'en 1906, puis de Fiji, du Vanuatu et des îles Salomon, ils furent en 1943 à Guadalcanal les auxiliaires des troupes américaines contre le Japon. De retour chez eux, ils lancèrent le « mouvement fraternité » (*Marching Rule*) qui refusait le travail salarié sur les plantations, exigeait enseignement, soins médicaux et retour à l'indépendance. Ce mouvement gagna toute l'île de Malaita. Réprimé par les Britanniques, il devint messianique, les catéchistes non 'aré'aré prédisant le retour des Américains, puis s'essouffla.

→ **Mélanésiens**

Arménien(s). Peuple qui se partage entre la république d'Arménie, le Haut-Karabagh (ancienne région autonome rattachée à l'Azerbaïdjan et qui a proclamé son indépendance en 1991), les provinces d'Akhalkalak et d'Akhaltsikh en Géorgie et, pour plus de la moitié de ses membres, une diaspora d'extension mondiale [env. 7 millions au total].

❑ Jusqu'au début du XX^e^ siècle, les Arméniens, qui étaient dans leur très grande majorité des cultivateurs sédentaires et des artisans, possédaient une réputation de « peuple du négoce » (F. Braudel), en raison de la situation de leur pays sur les grandes routes commerciales entre Orient et Occident et d'une dispersion précoce à la suite des nombreuses invasions. Aujourd'hui, si la part du monde rural représente un tiers de la population dans la république d'Arménie, la société arménienne est très urbanisée et diverse, avec des activités dans le secteur secondaire et surtout tertiaire, en particulier dans les communautés diasporiques.

En dépit des mutations économiques et sociales de la période soviétique, des relations patriarcales perdurent sous la forme d'une forte solidarité familiale (qui s'exerce au-delà des frontières), d'une volonté d'endogamie, de la prééminence des hommes, du maintien de valeurs comme l'honneur, le respect des anciens, la vertu des femmes, le culte des enfants. Ce

rôle central de la famille élargie nourrit aussi le clientélisme en Arménie.

Les Arméniens, qui étaient zoroastriens, se sont convertis au christianisme au début du IVe siècle. Leur Église orientale, non chalcédonienne, apostolique et autocéphale est un pivot de leur vie nationale. Sa structure est éclatée en deux catholicossats (Etchmiadzine, près d'Erevan, et Antélias, près de Beyrouth) et deux patriarcats (Istanbul et Jérusalem). Il existe aussi des Arméniens catholiques (environ 10 %) et protestants (environ 5 %).

Quelques vestiges pré-chrétiens se sont maintenus dans la culture arménienne : sacrifices d'animaux (poulet ou agneau), culte des arbres (autrefois, les oracles étaient établis en interprétant le bruissement des feuilles, aujourd'hui encore, l'on attache des rubans aux branches pour obtenir la réalisation de vœux). Comme tous les Orientaux, les Arméniens craignent le « mauvais œil ».

Leur langue, l'arménien ou *haïérèn*, représente un rameau isolé des langues indo-européennes. Illustrée par une littérature extrêmement riche, elle réunit une langue classique, le *grabar*, qui reste la langue du rite religieux jusqu'à aujourd'hui, et, depuis le XIXe siècle, une langue littéraire moderne, l'*achkharabar*. Elle utilise un alphabet propre, inventé au Ve siècle, et s'écrit de gauche à droite. La quasi-totalité des Arméniens d'Arménie considèrent l'arménien comme leur langue maternelle, ce qui est de moins en moins le cas en diaspora, en particulier dans les communautés occidentales ou en Russie.

Diaspora. Les Arméniens ont commencé à émigrer très tôt, vers Constantinople, les Balkans, la Crimée, l'Ukraine, la Pologne, l'Italie, l'Europe du Nord, développant leur aptitude au négoce. À l'époque moderne, le génocide de 1915 aura été le facteur majeur de constitution d'une diaspora qui, outre l'ex-URSS (Caucase, Ukraine, Russie, Asie centrale), compte trois zones principales de concentration : l'Amérique du Nord (États-Unis surtout [env. 900 000 personnes]), l'Union européenne [500 000, dont environ 350 000 en France], le Proche- et le Moyen-Orient [de 400 000 à 500 000]. Il s'agit d'estimations fluctuantes, du fait de migrations permanentes et d'une géographie changeante des communautés, notamment en raison des crises qui ont secoué les Balkans et le Proche- et Moyen-Orient depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

On note, en Occident, une forte assimilation (perte d'identité et d'usage de la langue, exogamie), qui n'empêche pas un fort attachement au pays d'origine. Les particularismes régionaux n'ont pas totalement disparu, même si la ligne de fracture actuelle se situe surtout entre Arménie et diaspora et recoupe plus ou moins l'ancienne division entre Arméniens du Caucase (ou de l'Empire russe) et Arméniens d'Anatolie (de l'Empire ottoman) ou encore Arméniens orientaux et occidentaux. Les communautés de la diaspora se différencient aussi de plus en plus entre elles, en s'imprégnant de la langue et des valeurs des pays d'accueil.

Génocide. Le peuple arménien aspire à la reconnaissance par la communauté internationale du génocide de 1915 perpétré par le gouvernement jeune-turc.

Histoire. Issus des Balkans, les proto-Arméniens auraient pénétré en Anatolie vers 1200 av. J.-C., à l'époque de la guerre de Troie, et se seraient détachés de l'ensemble de tribus thraco-phrygiennes dont ils faisaient partie, en s'emparant entre le VIIe et le VIe siècle du royaume d'Ourartou (autour du lac de Van), rival de l'Empire assyrien, et en absorbant ses populations caucasiennes. Les Arméniens sont mentionnés pour la première fois sur la stèle de Béhistoun (521 av. J.-C.)

Rattachée à l'Empire achéménide jusqu'à la conquête d'Alexandre, l'Arménie accède à sa première indépendance après la défaite des Séleucides face aux Romains (189 av. J.-C.). Sous le règne de Tigrane II le Grand (95-55), elle devient un empire qui s'étend de la Palestine à la Transcaucasie, avant de succomber sous le choc des armées de Pompée. Son histoire, dès lors, n'est plus qu'une succession de phases d'indépendance et de dépendance, d'unification et de morcellement, de partages, de périodes sombres entrecoupées d'heures de gloire, sous le règne de dynasties brillantes comme celle des Bagratides d'Ani ou des Roubéniens de Cilicie.

L'expansion russe au Caucase et dans les Balkans, à partir de la fin du XVIIIe siècle marque un tournant. L'Arménie orientale est annexée en 1828-29. Les chassés-croisés de réfugiés chrétiens et musulmans modifient la carte ethnique de l'Asie Mineure qui se turquifie et s'islamise Un mouvement de libération nationale arménienne s'organise autour de partis révolutionnaires. La « Question arménienne » devient l'un des volets de la « Question d'Orient ». Craignant de voir se renouveler le scénario des indépendances grecque et bulgare, le pouvoir ottoman choisit la voie san-

glante. Après des massacres en 1894-1896 et en 1909, le génocide (entre 1 et 1,5 million de morts) ordonné en 1915 par la dictature jeune-turque achève de vider l'Anatolie de sa population arménienne. Désormais, le centre de gravité de l'Arménie se situe définitivement à l'est de l'Araxe, au Caucase.

Lors de l'effondrement de l'Empire tsariste, c'est là que se reconstitue un État indépendant, contraint dès 1920 à revenir dans l'orbite russe (avec un territoire largement amputé). L'histoire de l'Arménie se moule dès lors dans celle de l'URSS.

En 1988, la remise en cause de la tutelle de Bakou sur la région autonome du Haut-Karabagh, peuplée à 80 % d'Arméniens, est l'un des détonateurs de la flambée nationale en URSS et déclenche des heurts avec les Azéris*. La même année, un violent séisme détruit le tiers de l'Arménie et suscite une immense vague de solidarité internationale. Le pays devient indépendant en 1991. Il se débat, depuis, avec les difficultés du postcommunisme, les conséquences du séisme et celles du conflit du Haut-Karabagh : problèmes de réfugiés, blocus imposé par l'Azerbaïdjan... Un cessez-le-feu a été instauré sous l'égide de Moscou en mai 1994, sans que ce conflit, qui met en jeu les intérêts régionaux, soit résolu.

✦ Dénom. [autod.] Haïk ou Haïer.

Ashaninca. Peuple amérindien établi en forêt amazonienne dans les piémonts andins du centre et du sud du Pérou ; on en trouve des représentants jusque dans l'Acre, au Brésil [env. 100 000].

❑ Les Ashaninca, ou Arawak subandins, constituent le rameau occidental de la vaste famille linguistique arawak. Leurs cinq principaux sous-ensembles sont : les Yanesha*, les Asháninka* proprement dits, les Nomatsiguenga*, les Matsiguenga* et les Yineru*.

Les Yanesha, au nord-ouest, marqués par d'anciennes imbrications avec des ethnies voisines préincaïques et inca, et les Yineru, au nord-est, longtemps étroitement liés à leurs voisins Pano*, se distinguent par la langue et des traits culturels, notamment rituels et religieux, du complexe très homogène formé par les trois autres sous-ensembles (en dépit de processus discrets de différenciation, telle une inflexion plus guerrière des Asháninka, plus « diplomate » des Matsiguenga).

Il convient, s'agissant des Ashaninca, de dépasser l'apparence d'une myriade amorphe de petites communautés autonomes. Cette dispersion est un mode d'habitat adapté à l'environnement géographique et politique : rudes versants de piémont et système d'implantation n'offrant aucun centre à conquérir pour soumettre l'ensemble.

Les Ashaninca vivent en unités résidentielles familiales uxorilocales, comprenant de 15 à 70 personnes : les hommes sont tous venus de loin, y compris d'autres provinces de l'ensemble « national », épouser les mères, les sœurs, les filles, dont les frères et les fils partent se marier ailleurs, souvent dans la région d'où vient le père. Désormais, il existe aussi des villages avec école (100 à 450 personnes).

Ce mode de vie en unités dispersées, qui exploitent de nombreux essarts ouverts dans la forêt avant de lui être rendus cinq ou six ans plus tard (sauf pour les plantations de café et de cacao), s'appuie sur un réseau de relations multiformes renforcé par des voyages saisonniers effectués au moment de l'étiage, occasion de grandes pêches collectives à la nivrée. Actuellement l'exploitation du bois, de plantes médicinales et une part importante de l'agriculture sont destinées aux marchés nationaux et internationaux (café, cacao, bananes, roucou, *uña de gato* [liane médicinale *Lincaria tomentosa*], etc.).

Une société globale en réseaux. Les voyages d'été – des circuits de 300 kilomètres et plus – mettent en évidence un trait rare en Amazonie : le vieil interdit de la guerre entre Ashaninca, dont les guerres visaient des ennemis extérieurs (Incas, Espagnols, autres groupes amazoniens, notamment pano*). Cette paix interne que pratiquaient d'autres Arawak voisins, les Mojos* de Bolivie, se noue chez les Ashaninca à un complexe sociologique original, caractérisé par l'absence d'institutions hiérarchisées, l'autonomie des communautés et des personnes, l'égalitarisme et une économie de « partageux », la résolution des conflits par les scissions et l'éloignement mutuel. La cohésion d'ensemble est renforcée par l'exogamie, qui allie de proche en proche tous les groupes entre eux, par le partage d'un grand rite de puberté féminine (également présent chez les Pano), qui est l'occasion de fêtes somptueuses, par le partage des chamanes et chamanesses, toujours distingués des sorciers, et par celui des mêmes mythes. Certaines versions de ces mythes établissent l'unité « nationale » des terres et un même marquage symbolique : au centre, le corps cristallisé de Pareni, la déesse-sel (le Cerro de la Sal, « mont du sel »), origine des animaux comestibles, et,